

# EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

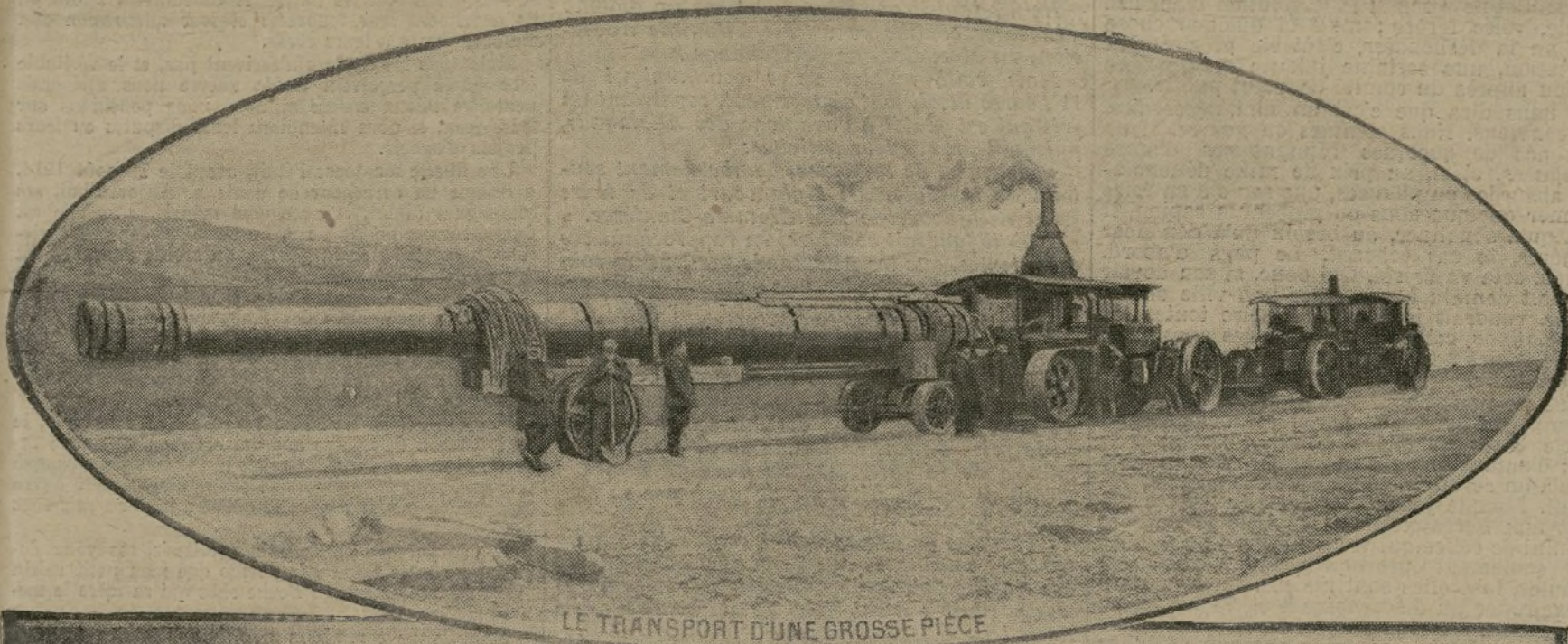
« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON)

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

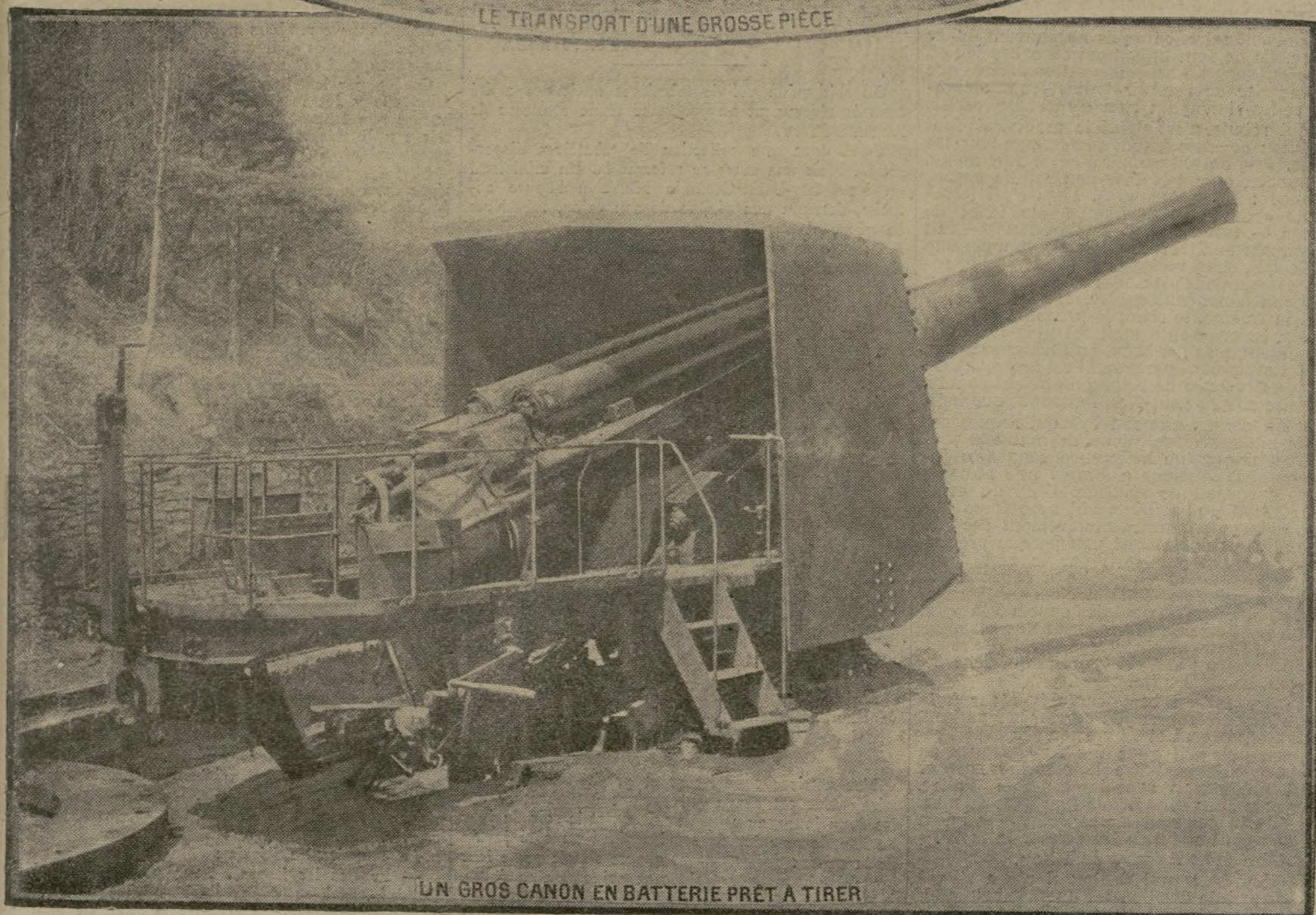
ABONNEMENTS (du 1<sup>er</sup> ou du 16 de chaque mois)  
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.  
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.  
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.  
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Adresser toute la correspondance  
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior  
68, avenue des Champs-Élysées, PARIS  
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45  
Adresse télégraphique : EXCEL - PARIS

## POUR RIPOSTER AUX GROSSES PIÈCES ALLEMANDES



LE TRANSPORT D'UNE GROSSE PIÈCE



UN GROS CANON EN BATTERIE PRÊT À TIRER

Voici deux monstres qui vont bientôt parler haut sur le front du côté de Verdun. Ils viennent de terminer à Saint-Chamond leurs essais aux usines de la Compagnie des Forges et Aciéries de la Marine qui, jour et nuit, travaillent à accroître notre matériel de guerre.

Ayuntamiento de Madrid



# LA DÉLATION

C'est une vilénie. C'est sale. C'est humble. Cela choque le goût encore bien plus que la conscience...

Or, nous vivons sous le règne de la délation ; il faut avoir l'honnêteté de l'avouer. Après la guerre, le cœur nous lèvera à la pensée d'une telle abjection ; mais il y a je ne sais quelle tourbe qui dénonce autrui basement — non moins que sottement et que fausement, est-il besoin de l'ajouter ? — dans une intention de vengeance ou afin de satisfaire au pauvre péché d'envie. La guerre a déchaîné bien des fléaux et causé bien des tristesses : du moins quelque sombre beauté environne-t-elle tant de deuils et de sang. Nous n'aurons vu naître qu'une seule platitude : la délation. On aurait bien dû la laisser aux Boches.

La guillotine a rendu la Révolution française terrible, voire féroce ; mais si quelque chose avait pu la déshonorer, c'eût été précisément la délation, une certaine jalouse et grossière délation auprès du comité de Salut public.

On nous dira que c'est un mal nécessaire. J'en conviens. Nous sommes en guerre. Il ne s'agit pas de quelques répugnances d'âmes distinguées, et si, au prix de mille dénonciations absurdes ou piteuses, une seule a su faire réformer quelque abus ou pincer un espion, il n'y a qu'à s'incliner, au besoin qu'à dénoncer soi-même, le cas échéant. Le pays d'abord, parbleu, cela va de soi. Qui donc, si son devoir l'appelait demain à surveiller une ville ou un secteur, voudrait jeter sans les lire toutes les dénonciations, celles-ci fussent-elles anonymes ou misérables ? Contre l'ennemi, tout est bon, tout est juste.

Nous ne nous en prenons point à ceux qui, en temps de guerre, et par nécessité, tiennent compte des accusations secrètes, puisqu'il le faut ; d'autant qu'ils n'en tiennent compte que jusqu'à un certain degré, chacun le sait parfaitement. Chaque jour, les lettres honteuses affluent aux bureaux compétents, et le nombre est infini de celles qui vont tout droit au panier, sans seulement provoquer un haussement d'épaules, tant elles sont naïves. On apporte à l'examiner du discernement et du tact, c'est très évident. Les bureaux compétents font ce qu'ils doivent faire, ce qu'ils ne peuvent éviter de faire. Ils ne sont nullement en cause ici, et, loin de là, nous ne saurions, au contraire, que les remercier de remplir toutes leurs obligations, celles-ci n'ayant rien d'agréable, certes.

Ce qui rebute n'est point le magistrat dont la fonction consiste à tout savoir, par tous les moyens. Pas davantage n'est-ce le fait même de dénoncer, quand le Prussien souille encore la France : défendons-nous. Mais c'est l'abominable « esprit de délation » que l'état de guerre a — forcément, nous l'avouons — fait épanouir partout. C'est l'ignominie de toute une canaille qui, sous prétexte de salut public, satisfait ses rancunes ou sa fureur envieuse en dénonçant, dénonçant encore, et sans trêve, le voisin, la voisine, le rival, le prochain enfin, le prochain exécré parce qu'il est plus riche, ou plus influent, ou plus beau, ou plus courageux, ou tout simplement parce qu'il est le prochain : car il y a des âmes de boue qui envient comme on respire et qui, peut-être, haïssent pour haïr.

C'est un domestique renvoyé qui accuse ses anciens maîtres d'avoir tenu de mauvais propos. C'est une petite théâtrale congédiée jurant que son directeur a simulé une maladie devant le conseil de révision. C'est un commerçant malheureux déclarant avec force que son successeur connaît exclusivement des Boches ou des espions. C'est une peccote provinciale s'apitoyant par écrit sur le sort d'une amie plus jeune et plus jolie à cause de la mauvaise conduite de celle-ci, chez qui l'on imprimerait clandestinement des appels à la paix, chez qui peut-être on fabriquerait une machine infernale pour assassiner le général Joffre ou M. Poincaré. C'est tout cet égoïsme-là qui déborde, enfin, tout ce cancer qui crève.

Et encore fait-on beaucoup d'honneur à la délation de carrefour et de cuisine en parlant, à son sujet, d'égout et de cancer. Un esprit romantique, puisqu'il reste des romantiques en 1916, trouverait peut-être là certaine horreur dont il prétendrait son imagination flattée. Disons plus simplement que tout dénonciateur puéril et envieux s'est ainsi déclassé et qu'on remet son pant avant de lui donner la main.

Que faire donc ? demandera-t-on.

Mais rien, sans nul doute ; il n'y a rien à faire. L'esprit de délation est une des calamités du temps de « belligérance ». C'est comme la boue quand il pleut : on la supporte, on n'a pas le choix. Ou, encore, est-ce comme l'injure qu'on reçoit d'autrui, alors que l'on ne peut matériellement répondre ni se défendre...

Marcel Boulenger.

# Ce que l'on dit

## En attendant...

Avant-hier, je lisais dans un journal suisse une longue tirade de l'agence Wolff, qui n'y allait point par quatre chemins. « Les Français soutiennent que nous n'avons pas pris le Mort-Homme, qui est à la côte 295, mais seulement un autre point, vers le Mort-Homme, qui est à la côte 265 : eh bien ! nous sommes en possession de la côte 295 aussi bien que de la côte 265 ; et si les Français possèdent encore un Mort-Homme, c'est que c'est un nouveau Mort-Homme, un Mort-Homme inventé par eux pour les besoins de la cause, et qui pourrait aussi bien être dans les Pyrénées. »

Hein ? faut-il que nous en ayons un aplomb d'inventer comme ça un Mort-Homme d'occasion, un Mort-Homme de rechange !

Mais voilà qu'hier notre communiqué de 11 heures disait tout simplement, constatant un fait qui est plutôt à l'avantage des Allemands, puisqu'il prouve leur activité :

« A l'ouest de la Meuse, bombardement soutenu de la région de Malancourt et de notre front Béthincourt-le Mort-Homme-Cumières. »

D'où il faudrait conclure, en rapprochant ces deux textes, que les Allemands mettent un soin épuisé à bombarder une position qu'ils occupent : ce serait bien gentil de leur part !

Il faut avouer qu'ils n'ont pas de veine dans leurs communiqués. Pour le fort de Vaux, c'est eux qui avaient commis l'erreur géographique dont ils nous accusent d'être coupables à l'égard du Mort-Homme, et ils avaient annoncé avant ça la prise du fort de Douaumont, « pierre angulaire de la forteresse de Verdun », et qui n'était ni pierre, ni angle de quoi que ce soit, comme la suite l'a montré.

Après ça, il faut se souvenir que trois mois après la bataille de la Marne, il y avait encore des Boches pour croire que leurs armées occupaient Paris : il s'agissait peut-être d'un autre Paris !

Pierre Mille.

On sait qu'un vol de tabatières anciennes a été commis récemment au préjudice d'une comtesse de l'avenue d'Iéna.

Voilà donc une collection de tabatières dispersée !... Mais une autre se reforme !... Un ministre... du Faubourg-Saint-Germain réunit à l'heure actuelle, derrière une vitrine de son salon, tabatières de nacre et d'or...

Ecoutez ce qui a décidé de la vocation « collectionneuse » de l'Excellence :

L'autre jour, le ministre était surpris, une tabatière à la main, par un de nos sous-secrétaires d'Etat...

— Belle boîte, monsieur le ministre !

« M. le ministre », qui voudrait dissimuler son petit vice, a l'air très embarrassé.

— Seriez-vous collectionneur ? poursuit le sous-secrétaire d'Etat.

La physionomie ministérielle s'éclaire :

— Justement, mon cher ! Vous l'avez dit !

...Et le ministre s'en fut incognito — ou croyant l'être — chez un antiquaire du quai Voltaire...

— Je désirerais réunir une collection de tabatières !

— Vous n'en possédez encore aucune, monsieur ?

— Celle où je prise, voilà tout !

M. le ministre, pour cacher cette faiblesse à un sous-secrétaire d'Etat, s'est décidé à collectionner des tabatières, afin que, confondue parmi elles, la « boîte » recelant le « perlot » soit prise pour un simple objet d'art !

Mais l'Excellence a laissé échapper son secret devant un antiquaire bavard...

Taisez-vous ! Méfiez-vous !...

\*\*\*

Nos actrices connaissent et pratiquent assez généralement cet usage qui revient à embrasser sur les deux joues, au coup de minuit, et le soir du jour de l'an, le pompier de service placé au côté jardin de la scène : elles assurent que ce simple geste leur porte bonheur pour trois cent soixante-cinq jours.

Beaucoup de jeunes Anglaises, pour n'être pas si audacieuses, n'en croient pas moins à l'influence bénéfique du col bleu des marins. Toucher un col de marin — d'un marin que l'on ne connaît pas — c'est obtenir la certitude d'un bon mariage.

Il y a quelques semaines, entre Marseille et Tou-

lon, une miss demanda à un de nos marins le droit de poser la main sur son col. Il consentit, s'informa et apprit tout ce que ce geste avait de propitiatoire pour une demoiselle à marier.

Puis, on échangea ses adresses. Le marin, actuellement au front, vient de recevoir d'Edimbourg une magnifique pipe en écume de mer, avec son chiffre en or. La miss qui toucha son col lui fait ce beau présent, en lui apprenant qu'elle vient d'épouser un joli garçon, riche à deux millions.

## GOSSES

On commence à s'intéresser aux sentiments que la grande guerre peut éveiller dans l'esprit des enfants, et l'on a recueilli les naïves et charmantes lignes où ils expriment leur tendresse et leur admiration aux combattants et à leurs chefs.

Mais tous les enfants n'écrivent pas, et le véritable écho qu'ils perçoivent de la guerre nous arriverait peut-être mieux encore si nous nous penchions sur leurs jeux, si nous entendions leurs disputes ou leurs projets d'avenir.

Une fillette menteuse l'était, avant le 1<sup>er</sup> août 1914, « comme un arracheur de dents ». Aujourd'hui, ses compagnes disent, et avec quel mépris, « qu'elle est fausse comme un Boche ». Le charlatan, nouvelle victime, a été tué par la guerre, au moins dans l'esprit des petites filles.

De même le Croquemitaine. Il est complètement démodé ce pourfendeur des frayeurs enfantines. Mais les parents sont-ils bien inspirés qui menacent leurs bambins « d'aller chercher le Boche » ? Habituer les petits Français, même âgés de trois ans, à trembler devant ce nom-là me paraît illogique.

Pourtant, il ne tremblerait pas « d'en voir un », le petit garçon de quatre ans qui est mon voisin de fenêtre. Il se met dans des rages qui l'étranglent chaque fois que, pour le punir d'une peccadille, sa mère ouvre la porte en disant : « Je te quitte ; je m'en vais chez les Boches. »

Et, devant ses petits poings crispés, ses yeux furieux, ses mots jaloux, je devine que mon petit voisin le tuerait volontiers, ce Boche chez qui sa mère le menace d'aller.

Enfin, vous connaissez peut-être l'histoire de Mlle Zoé, petite fille de quatorze ans, assez peu sage, vagabonde, et qui rêvait d'aller au front.

Confiée par le tribunal à un patronage de jeunes filles, elle y fut reconnue par le médecin « plutôt homme que femme ». Par une vieille habitude, Zoé cria : « Je suis bien contente. Je pourrai m'engager comme soldat. »

Si Zoé avait été une petite fille modèle, nous courrions donc le risque d'avoir un soldat de moins. Et jamais l'on ne dira avec plus d'à-propos qu'à l'orec de sagesse elle eût été blâmable. — H. DU TAILLIS.

Cette fois, on avait bien cru tenir la grosse affaire.

Un locataire avait prévenu le concierge qui entraînera toute la maison à la préfecture. La nuit, passé une heure, alors que tout sommeille, on entendait distinctement le déclic irrégulier : Tac... tac... tac... tactactactac... tac... tactac...

Le locataire, qui avait vu jouer Kit, n'en douta pas : un espion faisait jouer un appareil de télégraphie sans fil.

Quand le commissaire arriva, chaussé de feutre, avec ses agents, bottés de caoutchouc, le bruit, distinctement, arriva jusqu'à lui : Tactactac... tac... tactactactac... tac tac...

Il fit cerner la maison, inonder les caves, veiller aux fenêtres et jusque sur le toit surveiller la sortie de la cheminée. Puis, armé de son courage et de son revolver, il frappa les trois coups, cria : « Au nom de la loi... » et recula d'un pas.

Un homme en pantoufles et en robe de nuit vint leur ouvrir, qui recula devant cette force armée. Le commissaire en profita pour s'élancer, revolver braqué :

— Votre machine !... Où est votre machine ? Haut les mains, ou je vous abats comme un poulet !...

Dame, en ce moment, le front est partout.

— Ma machine, voilà... fit le malheureux en désignant, sur un coin de son bureau, un appareil à clavier.

Le commissaire s'écria :

— Fermez les issues... Téléphonez boulevard du Palais !... Et il se précipita sur la « machine ».

C'était une machine à écrire, à l'aide de quoi un employé tapait des copies, la nuit, afin de se faire un petit supplément pendant cette période de vie chère...

Le Veilleur.



# Journal d'un neutre

L'auteur de l'Esprit des Lois a marqué (dans un autre de ses ouvrages) la difficulté des Parisiens à concevoir que l'on puisse être Persan : ceux de 1916 ont encore plus de peine à imaginer que l'on arrive de Berlin. Je passe pour phénomène, et la curiosité dont je suis l'objet va me faire perdre bien du temps.

Je prends ordinairement mes repas dans un cabaret voisin des Halles, dont l'aspect est modeste, mais où la chère est excellente et les additions fort élevées. J'y suis connu de longue date et j'échange des poignées de mains avec la patronne de l'établissement; je devrais dire « régente », car c'est une femme de tête et d'autorité, qui vous dit, dès que vous déliez votre serviette :

— Aujourd'hui, vous mangerez ceci et cela.

J'observai lundi qu'elle me désignait à cinq ou six personnes attablées vis-à-vis de moi. L'un des convives se leva aussitôt et vint à moi un peu trop sans cérémonie, mais de bonne grâce :

— C'est vous, me dit-il, qui arrivez de Berlin? Vous me feriez plaisir de conter vos impressions à mes lecteurs. Je dirige le plus important journal de Paris.

Je soulevai quelques objections, il me répondit que « c'était convenu » et m'obligea de quitter un pied de porce à la Sainte-Menehould (qui doit être mangé brûlant) pour faire connaissance avec ses amis. Chacun d'eux m'invita pour un jour de la semaine. Je notai leurs noms sur un carnet. Plusieurs sont précédés de la particule. Qui disait que le faubourg Saint-Germain est inaccessible? Je ne suis qu'un représentant de commerce, et je n'ai pas mis cinq minutes à devenir un homme du monde que l'on se fait honneur d'accueillir; c'est que j'arrive de Berlin.

Toutes les invitations étaient pour une heure de l'après-midi. Depuis la guerre, les convenances ne défendent pas absolument de recevoir; mais elles ne permettent de le faire qu'en plein jour. Il ne faut pas non plus passer douze personnes, ni quatre plats. J'avoue que ma neutralité m'empêche d'apercevoir pourquoi le déjeuner est moins inconvenant que le dîner; mais il ne faut pas disputer les modes, qui sont toujours arbitraires. Avant les hostilités, le théâtre était bien interdit aux personnes en deuil, et on leur souffrait le concert : c'est un exemple entre mille.

J'éprouvais quelque émotion mardi, en me rendant chez Mme de N... où était mon premier déjeuner.

— Julius, me disais-je, on va te faire causer. D'abord, sauras-tu? Et jusqu'à quel point ta neutralité t'autorise-t-elle à révéler les secrets que tu as surpris?

J'affectai, en entrant dans le salon, un air réservé; mais, qui résisterait au charme de Mme de N...? Elle parut si contente de me voir que j'oubliai que je ne la connaissais pas. Elle me présenta si gracieusement à la compagnie!

— C'est M. Chose, dit-elle, qui arrive de Berlin. Ah! s'écrièrent toutes ces dames et ces messieurs, qu'il doit être intéressant!

Un petit vieux me tira dans un coin et me dit :

— Je suis bien heureux de causer avec vous. Dites-moi ce qui en est. Manquent-ils de tout? Ne manquent-ils de rien?

Il me posa cent questions. Comme j'y allais répondre, il me dit qu'il était de la Carrière, qu'il avait passé justement à Berlin dix ans de sa vie, enfin, il ne me laissa pas placer un mot, et dit, pour conclure :

— Je ne voudrais pas vous accaparer.

Le maître d'hôtel annonça que le déjeuner était servi. A table, la conversation fut générale; je m'en félicitai, car je ne sais pas discourir et manger ensemble. De temps en temps Mme de N... me disait, avec un sourire séducteur :

— Parlez-nous un peu de Berlin.

Puis elle n'y pensait plus et on parlait d'autre chose.

Après déjeuner, plusieurs dames vinrent visiter Mme de N..., et chacune criait de plaisir (si je peux dire sans immodestie) quand Mme de N..., toujours si gracieusement, répétait :

— C'est M. Chose, qui arrive de Berlin.

Mais ensuite elles détournèrent la conversation sur des objets futiles. Si bien que j'étais à la fin mortifié, et je me disais en retournant à l'hôtel, rue de Lafayette :

— Julius Schœnzli, tu es, pour ainsi dire, une bête curieuse qu'on est venu voir et qu'on n'a pas regardée. Tu es l'ours de Berne, si le voyageur, en se penchant sur la fosse, mettait sa tête de l'autre côté par distraction. Réellement, ces Parisiens sont trop légers.

Ce n'est pas la peine que je fasse des notes sur mes autres déjeuners, car ils furent tous pareils.

P. C. C.

Abel Hermant.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

## SUR LE FRONT RUSSE

### CZERNOWITZ ÉVACUÉ par les Autrichiens?

LONDRES. — Une dépêche adressée au Daily Telegraph annonce que Czernowitz a été, une fois de plus, évacué par les Autrichiens, et que les Russes ont traversé le Dniester, cernant complètement les positions ennemies.

Cette nouvelle est importante, bien qu'il y ait lieu de ne pas l'accepter comme un fait acquis jusqu'à confirmation plus officielle. Nous avons



ainsi confirmation de ce que nous savons d'autre part, c'est-à-dire de la reprise d'une avance russe en Bukovine. Nos alliés, maintenant pourvus largement d'armes et de munitions, accusent leur pression sur les territoires austro-hongrois les plus voisins de la Roumanie; ce simple rapprochement nous dispense d'insister davantage.

Il s'était trop pressé de crier victoire

VON GURETZKY-CORNITZ



La Woche, du 18 mars 1916, donne en première page le portrait que nous reproduisons du général d'infanterie von Guretzky-Cornitz. C'est celui qui, suivant le communiqué allemand du 9 mars, a prit, à la tête des 9<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> régiments de réserve de Posen, après de magnifiques et sanglants combats, le village et la forteresse de Vaux. Village et forteresse qui, d'après l'aveu piteux du communiqué allemand du jour suivant, n'ont jamais été perdus par nous.

M. Pachitch chez M. Briand

M. Pachitch, président du Conseil de Serbie, a eu hier matin un long entretien avec M. Briand. La conversation, qui a été particulièrement cordiale, a porté sur toutes les questions qui intéressent la République de Serbie et ses relations avec les puissances alliées.

## LA BATAILLE DE VERDUN

Les lenteurs de l'ennemi  
peuvent lui devenir fatales

Les Allemands n'ont tiré jusqu'ici aucun avantage de l'occupation du bois de Malancourt, parce qu'ils n'ont pu en déboucher, et y sont restés exposés aux tirs convergents de notre artillerie. Il est certain que l'expectative en d'aussi incommodes conditions n'est nullement de leur goût, et que s'ils s'y résignent, c'est par nécessité.

On a parlé, à ce sujet, des 93 divisions qu'ils auraient en permanence sur notre front comme d'un réservoir où ils pourraient puiser à volonté pour alimenter leur offensive. L'événement montre qu'il n'en est pas ainsi.

En effet, il n'est pas permis à l'ennemi de dégarnir outre mesure ses retranchements, et surtout les troupes qu'il se procurerait ainsi ne seraient pas appropriées à l'emploi qu'il leur destine. L'expérience de la guerre moderne prouve que la garde des tranchées n'est pas de nature à développer les qualités offensives.

C'est pourquoi l'attaque de Verdun a été entreprise par des soldats spécialement entraînés à cet effet. Ceux que les Allemands retireraient aujourd'hui de la tranchée auraient besoin d'au moins six semaines de repos au cantonnement et d'exercice quotidien pour redevenir capables de marcher à l'assaut de nos positions.

Ce délai n'embarrasserait pas l'ennemi, s'il était maître de l'heure. Mais il est au contraire exposé, s'il tarde trop, à des offensives combinées des armées de l'Entente qui peuvent le mettre en fort mauvaise posture. Celle que les Russes viennent de prononcer dans la région de Dvinsk ne peut encore passer que pour un avertissement, mais c'est un avertissement que l'état-major de nos ennemis, tout en le dissimulant au public, ne peut manquer de prendre au sérieux.

Quant aux Autrichiens, ils semblent hors d'état de contenir l'avance de nos alliés sur la Strypa, où ceux-ci ont progressé le long de la voie ferrée de Tarnopol à Lemberg, ainsi que sur le Dniester, où ils ont occupé le village de Latatch, à l'ouest d'Ouchetchko. Ce ne sont là encore que de menus incidents par comparaison avec la grande bataille dont nous avons la gloire. Mais le devoir d'un bon chef est de deviner, à ses premiers indices, l'approche de l'orage.

Reste à savoir si l'armée allemande a vraiment de bons chefs et s'ils sont écoutés.

Jean Villars.

## AUTOUR DE LA BATAILLE

### Une proclamation du général Joffre

Dans la première quinzaine de mars, alors que l'offensive allemande sous Verdun commençait à fléchir, le général Joffre lançait cette proclamation :

Soldats de l'armée de Verdun!

Depuis trois semaines vous subissez le plus formidable assaut que l'ennemi ait encore tenté contre nous.

L'Allemagne escomptait le succès de cet effort qu'elle croyait irrésistible et auquel elle avait consacré ses meilleures troupes et sa plus puissante artillerie.

Elle espérait que la prise de Verdun raffermirait le courage de ses alliés et convaincrerait les pays neutres de la supériorité allemande.

Elle avait compté sans vous! Nuit et jour, malgré un bombardement sans précédent, vous avez résisté à toutes les attaques et maintenu vos positions.

La lutte n'est pas encore terminée, car les Allemands ont besoin d'une victoire. Vous saurez la leur arracher.

Nous avons des munitions en abondance et de nombreuses réserves.

Mais vous avez surtout votre indomptable courage et votre foi dans les destinées de la République.

Le pays a les yeux sur vous. Vous serez de ceux dont on dira : « Ils ont barré aux Allemands la route de Verdun! »

J. JOFFRE.

Les défenseurs de Verdun ont répondu à l'appel de leur chef. La Gazette de Voss, en dépit d'un optimisme de commande, en fait un aveu implicite quand elle écrit :

La bataille de Verdun n'est pas une bataille humaine. Il faut avoir le diable au corps pour y résister. Il n'y a pas d'hommes qui puissent enlever des rangées entières de fil barbelé, échapper aux mitrailleurs.



*L'artillerie a été assez active de part et d'autre, surtout dans le secteur de Dirmude. Lutte à coups de bombes dans la région de la Maison du Passer.*



## Allemands et Autrichiens intriguent en Chine

### Résultat : LA RÉVOLUTION

On annonce de Chine que douze anciens députés au Parlement chinois, dissous par Yuan Che K'ai, et représentant 12 provinces, se sont réunis à Chang-Hai et ont adressé au doyen du corps diplomatique à Pékin une protestation contre les actes du président-empereur, protestation qui, en fait, signifie que les provinces révoltées contre l'« usurpateur » ne reconnaissent plus, à dater d'aujourd'hui, les conventions que Yuan pourrait passer avec les puissances.

On apprend en même temps qu'après Yunnan, le Kouei-Tcheou, le Sseu-Tchouan, et diverses autres provinces sudistes, le Kouang-Si vient de proclamer son indépendance. Il se confirme, en effet, que le gouverneur militaire du Kouang-Si profita de l'argent reçu de Pékin — avec mission de l'utiliser contre les insurgés — pour, au contraire, le leur distribuer libéralement, après s'être joint à eux. La province de Kouang-Toung est moins que sûre, et les citadins de Canton quittent la ville.

Cet ensemble de circonstances ne permet pas de prévoir — malgré son importance véritable — que soit définitivement compromise la cause de Yuan Che K'ai empereur, dont le dernier geste, prudent, temporisateur (et qui, en fait, ne change rien), a été le rétablissement, hier, du régime républicain. Révolte élargie et recul du dictateur démontrent pourtant que la République chinoise est plus vivante et plus résolue à vivre que ne le crurent les partisans d'une dynastie nouvelle, Yuan Che K'ai lui-même et les Allemands de Chine. Il semble bien que les plans de ces derniers soient sévèrement infirmés par les faits. Certes, il ne saurait être question ici de faire un tableau complet des menées germaniques dans l'Empire du Milieu depuis six mois. On peut, toutefois, essayer de donner une idée de leurs intrigues en rappelant que la première insurrection du Yunnan (26 décembre 1915) est, pour une grande partie, leur œuvre. Les fonctionnaires officiels ou semi-officiels allemands, consuls, représentants de la maison Carlowitz et autres (intéressés avant la guerre à l'importation des armes), y ont cultivé l'amitié des Musulmans chinois, les ont encouragés à défier Pékin et poussés à la révolte.

Pendant que, de ce côté, l'Allemagne soignait ses intérêts; par ailleurs, et en jeu double, elle soutenait l'ambition du président. Il a été déclaré souvent, dans les journaux chinois fidèles à la Constitution, que Yuan agit sous l'influence de l'ambassadeur allemand à Pékin, von Hintze, lequel lui notifia, le 7 novembre dernier, le consentement officiel de l'Allemagne à la restauration monarchique.

L'Autriche-Hongrie, elle aussi, s'engagea à collaborer à la grande œuvre, mais seulement dans le cas où la couronne serait attribuée à Yuan Che K'ai.

C'est l'Allemagne, a-t-on justement dit, qui inonda les provinces chinoises du sud de centaines de millions de proclamations imprimées aux frais de la légation germanique de Pékin et rédigées en plusieurs langues. On lit dans ces textes éhontés :

La paix vient d'être conclue entre l'Allemagne et la Russie. Cette dernière, vaincue, abandonne à l'Allemagne toutes ses possessions de l'Extrême Orient, ainsi que ses bases navales sur l'Océan Pacifique. Grâce à ces acquisitions, la puissante flotte de guerre allemande écrasera la marine du détestable Japon, dont tous les navires, aussi bien commerciaux que de guerre, seront remis à la Chine comme un cadeau personnel de Guillaume II. Mais pour que ce bonheur du peuple chinois puisse se réaliser, il est indispensable de mettre en déroute les ennemis de Yuan Che K'ai et d'accepter la volonté du Ciel qui exige le couronnement de l'actuel président.

Et voilà pour terrifier les bons Chinois :

Si les habitants de la République Céleste ne contribuent de toutes leurs forces à la restauration de la monarchie et à l'avènement de Yuan, ils verront bientôt le pays dévasté par les ouragans, le feu, les inondations pareilles à celles qui éprouvèrent naguère la province de Chang-Hai, où quinze mille personnes périrent et où quatre millions restèrent sans abri.

Tel est l'un des chapitres de la cynique propagande boche en Chine. Cette propagande est d'autant plus hideuse que la diffusion de tels « papiers » ne pouvait avoir pour conséquence que de faire éclater la guerre civile dans l'empire républicain. Les Allemands ont partiellement réussi, mais ils ne prévoyaient pas que la révolte pût être plus forte que le pouvoir central. Ils doivent en ce moment considérer leur entreprise avec quelque inquiétude et se convaincre, une fois de plus, qu'il est souvent dangereux de vouloir pêcher en eau trouble.

Pascal Forthuny.

## C'est jeudi prochain que commenceront les débats de l'affaire Lombard

Jeudi prochain, 30 mars, vont s'ouvrir, devant le 3<sup>e</sup> conseil de guerre, sous la présidence du colonel Favart, les débats de l'affaire des réformes frauduleuses.

En raison du nombre exceptionnel des accusés, qui s'élève à 47, et auquel il faut ajouter 35 avocats et 201 témoins dont 51 cités par l'accusation et 150 par la défense, il a été décidé par M. le conseiller Berr, faisant fonctions de premier président de la Cour de Paris, que les audiences auront lieu dans la grande salle de la cour d'assises.

Voici les noms des 47 inculpés :

**Détenus à la Santé** : le docteur Lombard, le dentiste Moignet dit « Blaizois », Garfunkel, Coumoul, Collaire, Boisson, Langevin, Lerebourg, Charvoz, Heudier, Rueff, Roux, Guérault, Demichel, Mousseau et Triadou.

**Détenus au Cherche-Midi** : le docteur Fortuné Laborde, les secrétaires d'état-major : Duboseq, Pierron et Grandmaison; Braun, Marix, Auria-combe, Cambon, Bocaget, Maurice et Hermann Steinmuller, Delmery, Leblanc, Brandchaft, Borda, Chrétien, Lapinski, Foret, Roche, Malcuit et Ménart.

**Inculpés laissés en liberté provisoire** : le docteur de Saint-Maurice, Adolbert, Geoffroy, Lévy, Maumus, Aujollet, Weill, Mme Felstein, les docteurs Dumoret et Gesland.

Ces deux derniers inculpés sont les médecins dont il a été parlé récemment.

On estime que les débats occuperont une quinzaine d'audiences.

Le commandant Marcet, commissaire du gouvernement, soutiendra l'accusation. Il sera assisté du lieutenant Wattinne, avocat général à la Cour de Paris.

Le docteur Lombard sera défendu par M<sup>e</sup> Demange; le docteur Laborde par M<sup>e</sup> Ducos de la Haie; le docteur Saint-Maurice par M<sup>e</sup> Lagrosillière, député.

M<sup>e</sup> Lagasse, Cecaldi, Henri Géraud, Coulon, etc., défendront les autres inculpés.

Nous reviendrons demain sur cette affaire si touffue et si complexe qu'il est bon d'en rappeler les détails.

### VERS LA CONSCRIPTION BRITANNIQUE

#### Une élection significative

LONDRES. — Dans une élection partielle à Market-Harborough, le candidat gouvernemental a été élu à une forte majorité. Son concurrent, M. Gibson Bowles, indépendant, s'était posé en défenseur des conscripts mariés de lord Derby, qui ne veulent pas être appelés sous les drapeaux avant les célibataires.

En réalité, M. Gibson Bowles était l'avocat d'un petit parti qui trouve que le gouvernement n'agit pas assez vigoureusement, et qui se propose de l'attaquer.

Le nouveau député, M. Harris, a déclaré : « Mon élection prouve au monde que la nation est unie. Je prendrai place au Parlement, non comme membre de tel ou tel parti, mais comme le représentant de la fidélité des hommes de tous les partis à la cause des Alliés. »

### Travaillons pour l'armée

Un des plus grands chefs de notre armée héroïque s'entretenant avec les membres d'une mission officielle sur le front vient de leur dire :

« Quant à vous, messieurs, dites à ceux de l'arrière qu'ils travaillent, qu'ils travaillent nuit et jour pour nous donner tout ce qu'il faut. Le reste, c'est notre affaire. »

Où, nous devons tous agir pour que nos soldats aient tous les approvisionnements, toutes les munitions, tout l'outillage qu'exige la guerre actuelle.

Notre travail, à nous, c'est l'épargne, c'est une souscription de plus en plus large aux titres émis par la Trésorerie, et nous devons nous attacher à donner constamment au Trésor les ressources dont il a besoin.

Nous pouvons les fournir en transformant nos disponibilités en Bons et en Obligations de la Défense Nationale.

Placement temporaire avantageux, c'est ce qu'offrent les Bons 4 0/0 à 3 mois et les Bons 5 0/0 à 6 mois et à 1 an. Placement plus avantageux encore, c'est ce que représentent les Obligations 5 0/0 remboursables au plus tard en février 1925.

Tous ces titres donnent des intérêts exempts d'impôts, payables d'avance, et, afin que nous puissions tous concourir à la lutte engagée, il a été créé des Bons de 5 et de 20 francs qu'il est possible de se procurer dans tous les bureaux de poste.

## Les orphelins de la guerre sont les pupilles de la nation

Il n'est pas un Français qui ne se préoccupe aujourd'hui du sort des orphelins de la guerre et de l'éducation que le pays devra leur assurer. La discussion passionnée que la proposition Bourgeois a soulevée au Sénat en est une preuve. En attendant qu'un texte législatif vienne fixer définitivement la question, plusieurs associations se sont déjà formées pour la résoudre, tout au moins provisoirement et en partie. C'est ainsi que les élèves des lycées, collèges et écoles du département de la Seine ont été invités à adhérer à une certaine « Œuvre des pupilles de l'Ecole publique », patronnée par le vice-recteur de l'Académie de Paris et de nombreuses autorités scolaires.

En principe, cette œuvre a pour but « d'apporter, sans distinction de culte et de croyance, à tous les orphelins de la guerre (et d'abord à ceux du département) qui fréquentent les établissements d'instruction publique, ou qui seront appelés à les fréquenter par la volonté de leur mère ou de leur tuteur, l'assistance matérielle et l'assistance morale dont ils auront besoin jusqu'à l'âge où ils seront en état de se suffire à eux-mêmes ». C'est net : en dépit d'une apparente tolérance, il est donc entendu que, pour les hauts personnages de la Sorbonne, les orphelins qui fréquentent les établissements d'instruction publique sont seuls intéressants; les autres, ceux que leurs parents envoient à l'école « libre », n'ont pas droit à la sollicitude administrative. Les services rendus à la France ne compensent pas le tort fait à l'Université : le père est mort au champ d'honneur ! cela n'est rien si son fils ne peut montrer un certificat de civisme.

Tous les proviseurs de lycées ont naturellement été mobilisés pour assurer le succès de l'Œuvre des Pupilles. Dans chaque classe un élève est chargé de recueillir les cotisations et de les remettre au directeur de l'établissement, avec la liste des souscripteurs. C'est la carte forcée : les élèves n'osent pas résister aux sollicitations venues d'en haut ni se résoudre à une abstention complète.

Je veux bien croire que, dans la pensée de ses fondateurs, l'Œuvre avait un but uniquement charitable, mais en fait, elle présente tous les caractères d'une opération électorale à long terme. A l'heure de l'Union Sacrée, elle range les fils de nos morts en deux classes dressées l'une en face de l'autre ; elle introduit parmi les Français — ceux d'aujourd'hui et de demain — des distinctions politiques et religieuses. Pendant que nos soldats défendent la cause de la liberté, elle viole la liberté des enfants et des familles. J'accorde que les intentions de ses promoteurs étaient pures, je soutiens que la réalisation en est dangereuse.

Au lieu de créer une association étroite, il fallait faire une œuvre large, nationale, ouverte à tous, il fallait imiter le Secours National dont l'action a été si bienfaisante. Son comité directeur, présidé par M. Appell, comprend les personnalités les plus diverses, unies dans un même élan de charité : Mgr Amette, archevêque de Paris, M. le pasteur Wagner, M. le grand-rabbin Lévy, MM. Lavis et Barrès, de l'Académie française, M. Maurras, vice-président de la Ligue d'Action française, M. Baudoin, premier président de la Cour de cassation, M. Jouhaux, secrétaire général de la C. G. T., M. Lépine, ancien préfet de police... Pour aider les habitants des régions envahies, pour donner du pain et des vêtements aux éprouvés, pour combattre les misères et les infortunes, nous avons mis en commun notre cœur et nos ressources. Allons-nous aujourd'hui donner le triste spectacle d'une nation divisée ? Allons-nous faire renaître les vieilles querelles politiques ? Allons-nous nous disputer les orphelins comme des électeurs ?

Les orphelins de la guerre ne sont pas plus les pupilles de l'école laïque que ceux de l'école libre. Ce sont les pupilles de la nation. Leurs pères se sont battus pour la même cause, élevons-les dans le même culte : celui de la France.

E.

### Nouvelles parlementaires

#### L'entraînement de la classe 1917

La commission de l'armée de la Chambre a pris hier connaissance d'un certain nombre de rapports sur les conditions d'installation et d'entraînement de la classe 1917.

Il lui a été signalé, d'autre part, que, contrairement aux assurances données à la Chambre, de nombreux G. V. C. ne touchent pas le prêt de 0 fr. 25 qui doit leur être attribué.

M. d'Aubigny a fait enfin un exposé sur notre production de poudres et d'explosifs.



# LES POILUS DE VERDUN TERRIFIENT LES ALLEMANDS



BOYAU CONDUISANT AUX PREMIERES LIGNES



LE TRANSPORT D'UNE TORPILLE



UN POSTE AVANCE



GUETTEUR DANS UNE TOURELLE BLINDEE



LA RELEVÉ DES TRANCHEES



LE PERCEMENT D'UNE SAPE

Les Allemands prononçaient, il y a un mois, le nom de Verdun sur le ton du triomphe. C'est avec une sorte de terreur qu'ils parlent aujourd'hui de la ville imprenable. « C'est l'enfer même, déclare l'un d'eux, la mort, l'horreur, la destruction précédant nos troupes d'assaut. Ce n'est pas un mince ennemi que celui qui nous fait face. » Nos braves n'avaient pas attendu cet éloge allemand pour être instruits de leur propre valeur.



# • DERNIÈRE HEURE •

## M. HELFFERICH sur la sellette

*Les nouveaux impôts qu'il envisage ne sont pas du goût du Reichstag.*

BERNE. — La première séance du Reichstag, consacrée à l'examen de la situation financière, n'a pas été favorable au secrétaire d'Etat Helfferich.

Après le discours d'hier du socialiste Keil, le docteur Spahn, au nom du parti du centre, et le député von Bayer, au nom du parti populaire progressiste, ont continué la critique des projets d'impôt.

Pour l'orateur du centre, l'impôt le moins acceptable est celui qui frapperait les tabacs. L'élévation des taxes postales lui paraît admissible, mais il s'oppose tout naturellement à toute extension des impôts d'empire qui porteraient préjudice aux finances des Etats particuliers.

L'orateur populaire progressiste est d'avis, au contraire, que, seuls, les impôts directs créeront en Allemagne l'égalité fiscale. Il reconnaît qu'il ne peut pas être question d'une pareille réforme en ce moment, mais, en attendant, on peut élever une seconde fois tout ou partie de la contribution de guerre votée en 1913.

Il est à remarquer que, malgré la décision prise par le Reichstag d'écarter des débats la question brûlante de la guerre sous-marine, le docteur Spahn et von Bayer ont commencé leur discours par des paroles d'hommage et d'admiration à l'adresse de von Tirpitz.

Le docteur Helfferich a répondu de son mieux aux critiques qui lui étaient adressées. A son avis, on ne se rend pas exactement compte de la charge que l'impôt prévu sur les bénéfices de guerre fera peser sur les contribuables. Le secrétaire d'Etat attend, rien que des sociétés industrielles, des centaines de millions. M. Helfferich se déclare fermement opposé à la stricte séparation des impôts directs et des impôts indirects. Les comparaisons avec l'Angleterre à ce sujet lui paraissent fausses.

Le secrétaire d'Etat se dit volontiers disposé à accepter des modifications. Il reconnaît que l'impôt sur les timbres de quittance n'est pas très populaire, mais il met l'assemblée en garde contre des modifications qui iraient trop loin.

Sur l'opportunité d'augmenter la contribution de guerre, M. Helfferich ne dit rien.

La séance est levée et renvoyée au lendemain.

## LES PITEUX RÉSULTATS de l'emprunt allemand

GENÈVE. — Bien que les résultats officiels du quatrième emprunt allemand ne soient pas connus, il suffit d'étudier les listes de souscriptions publiées par les journaux allemands pour se rendre compte qu'il y a quelque chose de changé en Allemagne. C'est ainsi, par exemple, qu'il est intéressant de noter que la ville de Mayence a souscrit cette fois-ci 750.000 mark au lieu de 38.750.000 mark la dernière fois; la ville de Karlsruhe a souscrit 88 millions et demi au lieu de 100 millions; les environs de Mannheim, 173 millions au lieu de 181; la ville de Heidelberg, 23 millions au lieu de 28; la ville de Solingen, 12 millions au lieu de 15; la ville d'Eberfeld (par l'entremise de la Banque d'empire), 45 millions au lieu de 58, etc.

A Francfort, patrie des millionnaires, tout est en baisse. La Mittel Deutsche Kredit Bank n'apporte plus que 95 millions contre 114 pour l'emprunt précédent; la Frankfurter Bank, 33 millions contre 35; la Deutsche Vereinsbank, 19 millions contre 24.

De même à Cologne, la Banque d'empire n'apporte plus que 200 millions au lieu de 260.

Mais la diminution la plus importante et la plus significative est certainement la souscription de la caisse d'épargne de Dortmund, grand centre industriel. Cette souscription qui, la dernière fois, était de 41 millions, est actuellement tombée à 20 millions, soit une diminution de plus de 50 0/0.

La presse allemande, qui flaire l'échec, et qui veut y préparer le public, donne des explications embarrassées.

## Echec de l'emprunt aux Etats-Unis

LONDRES. — On mande de New-York au Daily Telegraph que l'Allemagne a complètement échoué dans sa tentative d'obtenir en Amérique des souscriptions pour son nouvel emprunt de guerre. Les Germano-Américains eux-mêmes, connaissant la situation réelle, refusent de souscrire.

## L'Allemagne se voit battue en Roumanie

*Elle appelle la Suède à la rescousse*

BUCAREST. — La Suède ayant institué une légation à Bucarest, le titulaire de la place est arrivé. La presse germanophile attribue une grande importance à cet événement, en affirmant que la mission du nouveau ministre sera identique à celle du ministre suédois à Rome, avant l'intervention italienne. C'est-à-dire qu'il ferait pression en faveur des empires du centre.

Par contre, l'Adeværet public un article d'une personnalité autorisée, dont la manière de voir est tout à fait différente.

« Il n'y a jamais eu de relations historiques entre la Roumanie et la Suède, il n'existe pas aujourd'hui de rapports économiques entre ces deux pays. Leurs intérêts, eu égard à la guerre européenne, sont tout à fait différents. Les Suédois ont seulement 300.000 compatriotes soumis à la domination étrangère, tandis que les Roumains ont 4 millions de frères en Autriche-Hongrie.

« Les espions des centres allemands n'ont aucune chance de succès. Le maximum de ce que les Allemands peuvent espérer, c'est que la Roumanie persiste dans sa neutralité. La Roumanie aux côtés de l'Allemagne et de l'Autriche, voilà une chose absolument impossible. Le ministre suédois ne tardera pas à s'en convaincre. »

## LA PRESSE SUISSE REND HOMMAGE A L'EFFORT ANGLAIS

GENÈVE. — La Tribune de Genève, commentant les lettres échangées par le général Joffre et le général Douglas Haig, écrit :

« Il est bon qu'on le répète à ceux qui sont enclins à la partialité et au parti pris, qui manifestent du mécontentement, parce que, selon eux, il n'y aurait, pour ainsi dire, que les Français qui se battent et se font tuer. N'oublions pas que l'Angleterre aussi a déjà sacrifié des centaines de milliers de guerriers. Cinquante mille soldats et officiers des troupes britanniques sont tombés à la bataille d'Ypres. Faut-il énumérer tous leurs faits d'armes? Devons-nous rappeler aux lecteurs les 4 ou 5 millions de soldats et d'officiers que l'Angleterre a su former en moins de deux ans? N'est-ce pas un haut fait, unique dans l'histoire du monde? L'avenir corroborera le témoignage que Joffre a rendu à la camaraderie britannique. »

D'autre part, le Courrier, le grand organe catholique, écrit ce qui suit :

« L'Angleterre a aujourd'hui plus de 500.000 hommes en ligne et autant en réserve. L'effort de l'Australie va atteindre 300.000 hommes, celui de la Nouvelle-Zélande 55.000. Le Canada a 120.000 hommes en Europe, 100.000 hommes à l'entraînement et compte poursuivre son recrutement jusqu'à 500.000 hommes. Il faut ajouter les contingents de l'Afrique du Sud, de l'Inde et de l'Egypte. On ne peut s'empêcher de penser qu'un héroïsme servi par des ressources inépuisables en hommes et en argent — et c'est le cas pour les nations de l'Entente — ne saurait être vaincu. Contre lui ne pourront rien ni les Berthas de Krupp, ni les gaz puants, ni les vapeurs lacrymogènes, ni les déclamations du Reichstag, ni les cloches et les lampions de Vienne, de Sofia et de Constantinople. »

## Le parti polonais à la Diète prussienne refuse de voter le budget

GENÈVE. — D'après les dernières nouvelles reçues au sujet de la séance du 21 mars à la Diète prussienne, le parti polonais a refusé de voter le budget.

Le député Niegolewski a déposé, au nom du parti, une déclaration où sont exposés les motifs de cette abstention.

Le parti, y est-il dit, ne saurait voter un budget où sont inscrites des propositions dirigées contre la nationalité polonaise. Malgré l'union sacrée, le gouvernement n'a consenti à en supprimer aucune, pas même celle portant création de fonds destinés à la propagande allemande dans des territoires essentiellement polonais.

Cette conduite du gouvernement royal prussien est interprétée par les Polonais comme une atteinte à leurs droits nationaux et comme une offense à leurs sentiments.

## L'ENGRENAGE mexicain

*Les Etats-Unis envisagent l'éventualité d'une véritable campagne*

Les Américains ne se sont-ils pas déjà trop engagés au Mexique? L'alliance du général Carranza n'est pas très sûre et, le fût-elle, il y aurait lieu de se demander quelles troupes ce chef, incertain de son autorité gouvernementale, pourrait associer contre Villa à celles des Etats-Unis. On commence, à Washington, à envisager l'hypothèse d'une véritable campagne mexicaine; il n'y aurait pas, à notre avis, de pire et plus dangereuse erreur.

Les autorités militaires craignent un raid mexicain sur certaines villes de la frontière dépourvues de leurs garnisons; selon divers rapports, un grand mécontentement existerait parmi les soldats de Carranza dont certains auraient l'intention de combattre à la fois contre le général et contre l'Amérique.

Le bruit a couru, avant-hier, à New-York, mais on l'a ensuite démenti, que le général Herrera, gouverneur de l'Etat de Chihuahua aurait quitté les Carranzistes pour passer avec armes et bagages au service de Villa, à qui il aurait amené 2.000 hommes.

Les autorités de Washington espèrent que le général Carranza réussira à mettre la main sur Villa, ce qui mettrait immédiatement fin à l'intervention américaine. Mais, tant que Villa sera en vie, le gouvernement carranziste n'aura qu'une existence précaire.

Les troupes américaines, commandées par le général Pershing, ont avancé de 70 à 75 kilomètres en territoire mexicain. Elles souffrent cruellement de la chaleur, au milieu des déserts de sable, et ne disposent que d'une ligne de communication très mal garantie.

## Les précautions militaires de l'Amérique

WASHINGTON. — Le projet de loi portant l'armée à 140.000 hommes a été adopté par la Chambre des Représentants.

Un projet annexe prévoyant l'établissement d'usines destinées à extraire l'azote de l'air, afin de rendre le pays indépendant quant à ses fabriques de munitions, a été rejeté.

## Violente canonnade dans la mer du Nord

LONDRES. — Selon un télégramme envoyé de Flessingue au Telegraaf d'Amsterdam, on aurait entendu, pendant la matinée, une terrible canonnade dans la direction d'Ostende et de Westende à la fois du côté de la mer et du côté de la terre. Des dagues de Flessingue, on apercevait distinctement le feu des canons.

## Les résultats du dernier raid aérien sur l'aérodrome d'Ostende

AMSTERDAM. — Le journal Het Volk apprend de la frontière belge que, pendant le dernier raid aérien sur un aérodrome allemand, près d'Ostende, six avions allemands ont été détruits.

A Zeebrugge, un torpilleur allemand, remorqué par un autre torpilleur, est revenu ayant six morts et trente blessés à son bord.

## NOUVELLES ET DÉPÊCHES

MONTPELLIER. — Sur renvoi du conseil de révision, le conseil de guerre de la 16<sup>e</sup> région a acquitté le président du Syndicat des bouchers indépendants de Nice, condamné à Marseille à cinq ans de réclusion pour abus de réquisition.

Le Rév. Stopford Brooke, le grand prédicateur et homme de lettres, vient de mourir subitement à Ewhurst, dans le comté de Surrey. Il était âgé de quatre-vingt-quatre ans.

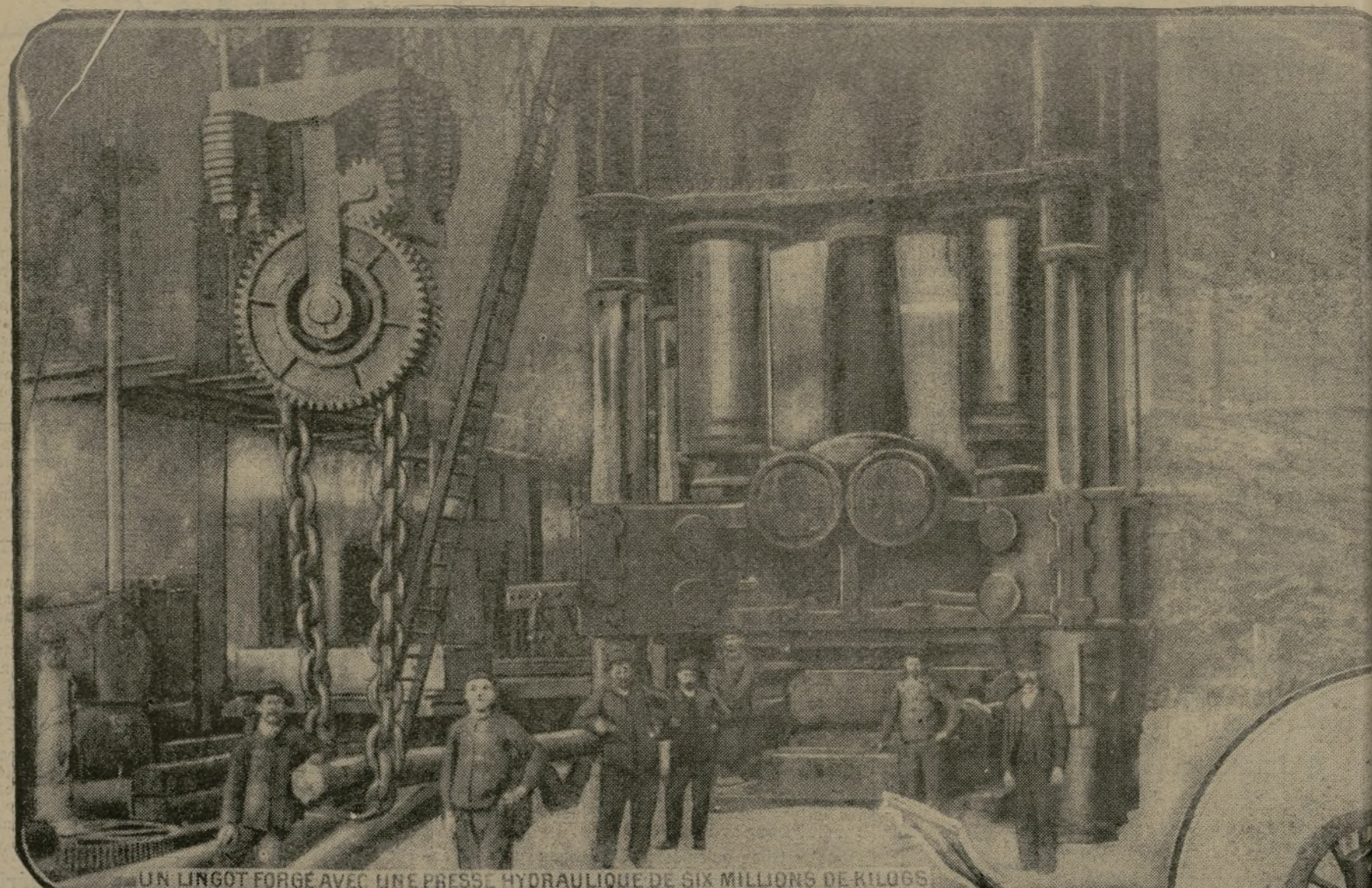
MADRID. — M. Sala, directeur général du commerce, est remplacé par le marquis de Cortina.

BUENOS-AIRES. — Le Congrès radical, à l'unanimité, n'a pas admis le refus de M. Irigoyen de poser sa candidature à la présidence de la République; en conséquence, M. Irigoyen a accepté la candidature.

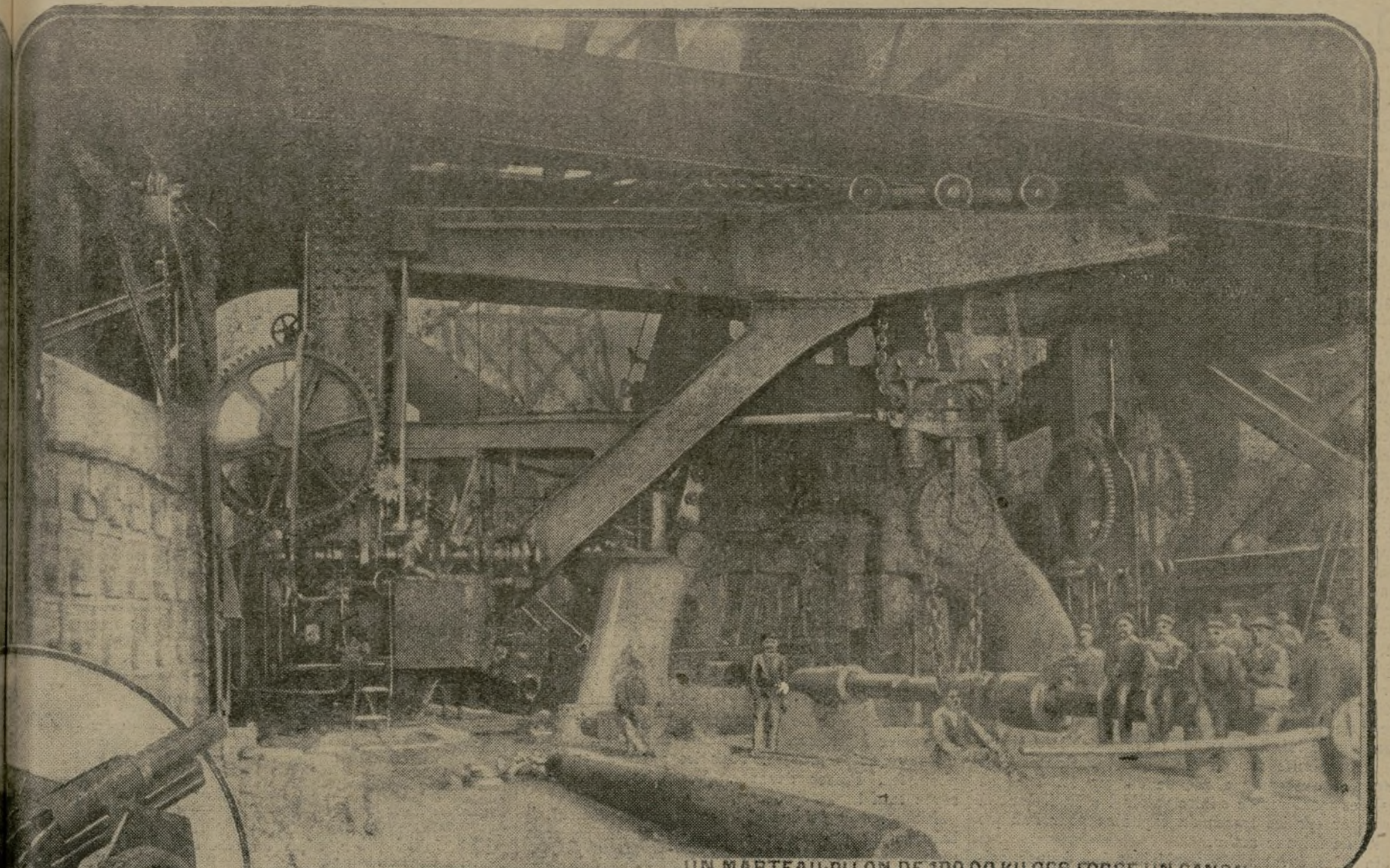
OBESITÉ  
**LIN-TARIN**  
CONSTIPATION



# Des milliers d'ouvriers travaillent à Saint-Chamond pour la Défense Nationale



UN LINGOT FORGE AVEC UNE PRESSE HYDRAULIQUE DE SIX MILLIONS DE KILOGS



UN MARTEAU-PILON DE 100 00 KILOGS FORGE UN CANON



CANONS ET AFFUTS PRÊTS À ÊTRE EXPÉDIÉS



UN DES ATELIERS DE FABRICATION DES FUSÉES

Ce puissant outillage de forge des Usines de Saint-Chamond se joue des plus gros lingots qu'il transforme en canons. La fabrication des canons, des obusiers et des munitions est poussée avec la plus grande activité; les Forges et Aciéries de la Marine et d'Homécourt, nos plus forts producteurs d'acier en France, y mettent leur point d'honneur. Notre artillerie s'enrichit

ainsi constamment d'un matériel de plus en plus perfectionné, et dont la gamme des calibres s'étend du joujou meurtrier qu'est le canon de montagne au gros obusier destructeur des retranchements les plus résistants.



## LES CONTES D'EXCELSIOR

## Union sacrée

Au commandant C.

Dans le civil, le capitaine de Martincourt dirigeait l'usine où Ridoux travaillait comme mécanicien. Humain, juste, connaissant son affaire, ne se laissant pas monter le coup par les contremaitres, dans la mesure de la raison, il prenait toujours la défense de l'ouvrier... Mais il ne transigeait pas avec la discipline... Avec lui, il fallait obéir ou sauter ! Ridoux, qui était né sous une églatine rouge, ne lui pardonnait pas cela ; quand il en parlait, il disait : « C'est un gros !... » et ses dents crissaient, sa face restait violette comme s'il venait de marcher la tête en bas.

Et voilà que les hasards de la guerre, muant l'ingénieur de Martincourt en capitaine, l'avaient amené juste pour commander la batterie dans laquelle servait le premier canonnier Ridoux... Ridoux en crevait de fureur, il fondait et jaunissait à vue d'œil ainsi qu'une pomme dans un four ; ni l'attitude conciliante, ni l'indulgence de l'officier ne le touchaient, et il accumulait fautes sur fautes, prenant une sorte de mauvais plaisir à défier la bonté de son chef !...

Et ce jour-là c'était encore le même besoin de bravade qui poussait Ridoux à abandonner le poste d'observation d'artillerie pour se glisser sournoisement sur les talons de M. de Martincourt, malgré l'ordre impérieux de ce dernier... « Ne pas me suivre. »

Il savait que le capitaine se rendait en première ligne, pour repérer plus exactement, avec sa conscience ordinaire, la situation d'un lance-bombe ennemi... Il savait que le boyau qui y menait pouvait être pris en enfilade par les Boches. Mais, toujours sûr de lui, il s'était dit : « Puisque le capiston en est toujours revenu sans que les Boches l'aient descendu, c'est qu'y a pas de danger !... Tout ça c'est des manières de s'en faire valoir ! » Et il était là à ramper sur les traces du capitaine pour l'unique plaisir de faire le malin.

Mais les événements semblaient lui donner raison ; des tranchées boches, pas un coup de feu n'était dirigé sur eux ! Il triomphait !... Le capitaine, pensait-il, avait bluffé une fois de plus !... Ce fut arrivé dans la tranchée d'infanterie, seulement, qu'il commença à réfléchir !... Quelques poils le regardaient de côté, d'un air drôle ; le capitaine avait disparu à gauche, et la ferraille des Boches envoyait tout autre chose que des baisers ! Le désir de bravade s'évaporant, pareil à une fumée, du cerveau refroidi de Ridoux, il songeait sérieusement à refiler sans demander son reste quand un sergent qui, depuis cinq minutes, le suivait de son œil vif, grogna :

— Dis donc, l'artigot, qu'est-ce qui t'a f... l'ordre de t'amener ici, comme ça ?...

Ridoux haussa les épaules... Il n'avait pas besoin

d'ordres... Il avait suivi le capiston pour son bon plaisir !...

Alors, un petit gars qui revenait du crêneau s'assit à côté de Ridoux et continua :

— Tu n'connais donc pas la convention qu'on a fait avec les Boches ?... N'importe qui peut venir aux tranchées, mais pour en repartir, mon vieux, c'est autre chose... Un homme seul, on le laisse aller sans tirer !... Deux, pas de ça, mamzelle !... On canarde !...

Ridoux ne répondit pas... Il commençait à comprendre pourquoi le capitaine avait tant de fois renouvelé son ordre : « Ne pas me suivre »... Ainsi, parce que lui, Ridoux, avait désobéi, du sang (car il n'y avait pas à espérer rester là et il fallait rentrer au poste), du bon sang français allait une fois de plus engraisser la terre... Du bon sang français... celui de Ridoux probablement, à moins qu'il n'ait encore le temps de s'enfuir, de laisser à son chef la terrible seconde place. Et Ridoux, qui n'avait rien d'un héros, reculait déjà, la peau raclée par l'angoisse, vers le boyau, quand un frisson, aigu comme une vitre cassée, lui passa dans le dos... Le capitaine revenait, causant avec le lieutenant d'infanterie, le capitaine le regardait...

Ridoux s'attendit à un grand éclat de colère, et, d'avance, son cœur enfla ainsi que la peau sous le fouet...

Mais le capitaine ne se fâchait pas ; simplement, de ses yeux d'acier, de ses yeux qui pénétraient sans se laisser pénétrer et que Ridoux détestait, il fixait le canonnier...

Ridoux jeta éperdu... « Mon capitaine !... » Mais M. de Martincourt, d'une voix blanche, calme, froide, du même métal que ses yeux, l'interrompait déjà... Lentement, il dit : « Mauvais soldat !... »

Ce fut tout... Pas d'autre reproche... Un moment de silence, de recueillement... Un regard indéfinissable jeté vers l'arrière, où attendaient tant d'êtres chers... Le temps de griffonner une note et, tendant un papier à Ridoux, le capitaine continua...

— Voici les ordres... Vous les porterez au téléphoniste... Passez devant... J'attendrai que vous soyez seul !

Ridoux crut avoir mal entendu... Un moment, il balança sur place, effaré ; puis, furieusement, sans un mot pour celui qui lui sauvait la vie, il se jeta dans le boyau, courut, courut, avec la honte d'un chien enragé qui a mordu son maître, jusqu'à la tranchée protectrice qui menait au poste d'artillerie...

Là, haletant, il s'arrêta, tendit l'oreille... Pas une balle n'avait été tirée sur lui, mais maintenant c'était autre chose... « Ça ronflait »... Sans nul doute, le second, le capitaine, que la convention ne protégeait plus, s'avancait à son tour... Puis, tout d'un coup, la fusillade cessa.

Ridoux attendit une seconde. Il aurait voulu pour suivre, rejoindre le poste, cependant une sorte de vertige le tirait en arrière et, malgré que son cœur fût rude et tanné, il lui semblait qu'on l'écorchait avec un couteau... Il se pencha !...

Dans le boyau, une masse sombre s'étalait... On

distingua deux mains qui griffaient la terre, le blanc d'un cou ; au-dessus, les cheveux d'un blond clair... un peu de sang que le soleil rendait éclatant coulait de la nuque !... Ridoux crut voir la tache s'étaler, tout lui parut rouge, il ne distingua plus rien qui ne fût rouge... Puis, d'un coup, un nœud se brisa dans sa poitrine... Celui qui gisait là, c'était un Français comme lui, se battant pour la même cause, pour le même sol... Quelque chose d'inconnu, de chaud et d'exaltant, s'épandit en Ridoux, une puissance mystérieuse le poussa et, sans souci des balles qui recommençaient à chanter autour de sa tête leur chanson enragée, il courut vers son officier, le retourna, le palpa...

Le cœur battait... battait encore... Il sembla au soldat que c'était sa propre vie qui renaissait ! Avec une force dont il ne se serait jamais cru capable, aussi doucement qu'il aurait enlevé un enfant endormi, il souleva le capitaine, l'emporta en le protégeant de son corps vers l'abri, vers l'ambulance où l'on sauve...

Bruno Ruby.

## BLOC-NOTES

## INFORMATIONS

— Le roi d'Italie a conféré au prince de Galles la croix de chevalier de l'Ordre militaire de Savoie. Cette distinction est exclusivement accordée aux soldats.

## DEUILS

— Les obsèques du professeur Léon Labbé, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, sénateur, président du conseil général de l'Orne, commandeur de la Légion d'honneur, ont été célébrées hier matin, en l'église Saint-Augustin, au milieu d'une très nombreuse assistance, composée des personnalités les plus marquantes du monde parlementaire et du corps médical.

Le deuil était conduit par ses fils, MM. Jean Labbé, avocat au Conseil d'Etat et à la Cour de cassation, et Camille Labbé, par son gendre, le docteur Marcel Lermoyez, membre de l'Académie de médecine, et par M. Louis Lépine, ancien préfet de police, membre de l'Institut, beau-père de M. Camille Labbé.

Les honneurs militaires étaient rendus par deux bataillons du 203<sup>e</sup> territorial, avec musique et drapeau.

L'inhumation a eu lieu au cimetière Montmartre.

## MORTS

De M. Edmond Daschaumes, le chroniqueur et romancier bien connu, décédé à Rolleville (Seine-Inférieure), à l'âge de soixante ans. Entré très jeune à l'Écrivain, où Aurélien Scholl avait encouragé ses débuts, il avait rapidement acquis la notoriété dans la chronique boulevardière d'alors. Plus tard, il s'était consacré à la nouvelle et au roman. Il avait collaboré à la Revue idéaliste où il avait publié, sous le pseudonyme de Madame Aubray, une série de remarquables articles ;

De Mme Alexandre Hepp, femme du romancier De M. Louis Vernet, ancien négociant à Metz, décédé à Nancy, à cinquante-huit ans ;

## Les Sports

## CYCLISME

Le Prix d'Avant-Propos de la F.A.S. (10<sup>e</sup> année). — La France Athlétique et Sportive organise pour demain, à l'intention de ses sociétaires non encore mobilisés, sa classique course annuelle dite : Prix d'Avant-Propos. Départ de Saint-Cyr à 2 heures.

## AVIATION

Le coureur cycliste Delrieu se tue. — Le coureur cycliste Albert Delrieu avait été mobilisé d'abord dans l'infanterie, puis, après avoir reçu une blessure à Badonviller, il était passé dans l'aviation. Il venait d'achever ses épreuves pour le brevet de pilote, et, en terminant un vol d'entraînement, son appareil capota. Le malheureux pilote fut écrasé sous le moteur.

Et Lison fut heureuse de s'enfermer enfin chez elle pour pleurer.

Une fois la porte fermée à double tour, elle se jeta sur son lit et sanglota longtemps dans l'obscurité, sans trop savoir pourquoi elle se désolait tant. Elle avait accepté librement de devenir la femme de Karl Mandel, un avenir de fortune pouvait lui sourire.

Elle essayait de se le persuader pour tarir ses larmes. Mais on ne pleure pas longtemps à vingt ans.

Elle fit un effort sur elle-même, et, se levant, elle se trouva devant une grande glace pour faire sa toilette de nuit.

En un instant, elle fut en peignoir, ses cheveux dénoués, et assise sur une chaise basse, la tête entre ses mains, elle se prit à réfléchir, cette fois, sérieusement.

Lison Bergère avait des cheveux abondants et châtain, légers et souples, qui encadraient à merveille l'ovale pur de son visage. Les jours de soleil, elle était presque blonde. Elle avait des yeux marrons, infiniment doux, une bouche mignonne et, seul, son petit nez spirituel lorsqu'elle riait, rappelait qu'elle avait été un véritable gamin de Paris, lorsqu'elle était arpète chez Rosalie sœurs, rue de la Paix.

Elle était plutôt petite, mais admirablement faite. Son air était sérieux, quoiqu'elle fût volontiers un peu coquette. Elle s'habillait de rien tout en étant élégante. Elle aimait le linge fin, et son luxe était de toujours être chaussée comme une duchesse. Elle avait du reste petits pieds et petites mains et se poudrait volontiers un peu la frimousse : c'était une véritable Parisienne de Paris.

Qu'était-elle venue faire à Francfort ?

Elle gagnait deux cents francs par mois comme

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 25 MARS 1916

## Un Cœur blessé

ROMAN

par Edouard PONTIÉ

## CHAPITRE II

Lison Bergère

On semblait les commenter avec passion.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Lison à Karl.

— Nichts... rien ! fit Mandel père avec autorité et en donnant le signal du départ.

Rien ! si Lison avait su !...

Il n'y avait rien que la mobilisation générale

française en face de la mobilisation allemande.

Il y avait que c'était la guerre, mais Lison vivait depuis des mois dans une famille allemande, sans voir personne de son pays, sans comprendre ce qui se disait autour d'elle, sans lire un journal français.

Tous quatre sortirent du Palmengarten et prirent à la porte un landau à taximètre pour revenir dans Francfort.

Mandel père avait décidé que l'on dînerait au Ratskeller, dans le centre de la ville.

C'est un restaurant en sous-sol dans une cave spacieuse et voûtée, avec des arceaux gothiques à

l'imitation du moyen âge. On y boit tous les crus des vins du Rhin et de la Moselle, et on y mange surtout du poisson, des huîtres et des venaisons.

La famille Mandel et sa future belle-fille choisirent une table à l'écart.

La salle était tumultueuse. Ils prirent de la soupe aux écrevisses, du chevreuil braisé servi avec des fruits confits, et d'autres délicatesses de ce genre. Mandel père fit venir du champagne, en le choisissant allemand. Au milieu du repas, Karl était presque gris. Et Lison avait de plus en plus envie de pleurer.

Soudain, dans le restaurant, un homme monta sur une table et, accompagné par l'orchestre, se mit à chanter le Deutschland über Alles, que toute la salle reprit en chœur en cognant les assiettes et les fourchettes.

Puis le Wacht am Rhein suivit, et Mandel père et fils se mirent aussi à chanter.

Une sorte de furie semblait s'être emparée de la foule des dîneurs. Lison, tirant doucement Karl par la manche, murmura :

— Je voudrais rentrer...

— Il ne faut pas parler français, lui dit durement Karl à l'oreille.

Cependant le père payait la note. Ils étaient à deux pas de la Kaiserstrasse où ils habitaient, presque en face de la gare centrale.

Ils rentrèrent à pied, silencieusement.

Lison avait sa chambre au premier étage, une chambrette près de l'atelier. La famille Mandel habitait au second.

Mandel père et fils et Frau Mandel dirent bonsoir assez froidement à la jeune fille, l'embrassant chacun sur le front.

— C'est un grand jour pour l'Allemagne ! dit seulement le père.



## Le marchand de bagues de tranchées

Il y en a qui vendent des cartes postales illustrées d'actualité ou des chansons, d'autres des pâtes pour blanchir les dents ou nettoyer les cuivres. Il y en a aussi qui tiennent l'article « Bague de tranchées ».

On les trouve partout où l'on rencontre les autres camelots, derrière la corde des rues barrées, sur les tas de pavés, ou bien encore sur les boulevards ou sur les places quand il y a un coin propice à leur trafic. Quelquefois, ils ont tout leur fonds de commerce dans une sacoche, ou bien ils s'installent plus confortablement; ils ont presque une boutique, montée sur des tréteaux, abritée par une toile. Ils ont un permis régulier de stationner. Ce sont des commerçants.

Ils ont un choix de toutes les variétés qu'on puisse imaginer de bagues en aluminium. Les unes sont ornées de petites croix rouges, d'autres de boutons anglais; il y en a qui portent de petites pierres incrustées; quelquefois, le dessin se complique et devient une fleur; d'autres sont toutes nues et toutes simples, mais on peut y faire graver ses initiales. Une pancarte annonce que l'opération n'en coûte que vingt centimes en plus.

Quand on le lui demande, le marchand affirme que tous ces bijoux justifient leur nom et que le



titre de bagues des tranchées sous lequel on les vend n'est pas usurpé. Il assure qu'elles ont été fabriquées au front, par des poilus ingénieux. Il le dit sans rougir et peut-être y a-t-il des gens qui le croient...

Les passants s'arrêtent pour regarder les bagues et quelquefois en achètent.

A vrai dire, cela surprend un peu.

Ces bijoux n'ont d'autre valeur que celle qu'on leur donne et pour leur en donner il faut qu'ils évoquent le souvenir de quelqu'un qu'on aime. Il faut que ces bagues soient rapportées du front par un permissionnaire. C'est le cadeau du poilu à sa femme, à sa mère, à sa marraine. Ce petit anneau

d'aluminium devient alors bien plus précieux que s'il était en or ou en platine, il devient le symbole de tout ce qu'on aime et qui se bat... Mais ces souvenirs-là ne s'achètent pas chez le marchand et les gens qui viennent chez lui sont bien à plaindre s'ils n'ont personne à la guerre pour leur donner le modeste bijou.



On peut évidemment porter ces bagues comme un hommage aux soldats inconnus et magnifiques: c'est un beau geste, mais il est bien rarement désintéressé.

Le marchand de bagues du front rend quelquefois service à certains. Pour ses dix sous, le petit trotin peut dire à toutes ses camarades de l'atelier:

— Regardez la belle bague que mon poilu m'a envoyée.

Et son imagination battant la campagne, elle peut grâce à son anneau d'aluminium être crue quand elle raconte les plus déconcertantes histoires.

L'embusqué aussi, l'embusqué qui veut se donner des allures de matamore revenant des combats, passe

chez le marchand et emplit ses poches de bagues. Il saura, tout en les offrant aux belles dames qu'il ira voir, raconter comment il les lima dans la fusée d'un obus allemand éclaté tout près de lui; il expliquera aussi de quels exploits ces petits bibelots furent témoins et — tout arrive — on le croira peut-être.

Mais l'autre jour, comme le camelot, pour vendre sa marchandise, palabrait éperdument et employait les phrases les plus fleuries de son répertoire, un poilu, un vrai, qui venait tout droit de la gare de l'Est, s'arrêta et se mêla au groupe que faisaient les badauds autour du marchand de bagues qui glapissait.

— Et ces bagues, mesdames et messieurs, ces bagues fabriquées sous le feu de l'ennemi, par nos vaillants soldats, je ne les vends pas cent sous, je ne les vends pas quarante, ni trente, ni vingt, je ne les vends pas quinze sous. Ah! voyez, voyez, mes-



plus loin, Robert Darney partait du reste au régiment, en octobre.

Il fut incorporé dans l'Est, aux chasseurs à pied.

Il écrivit d'abord à Lison quelques lettres, il envoya sa photographie en soldat, et même lui fit de grandes promesses pour dans trois ans, lorsqu'il reviendrait.

Mais un jour Lison, attendant à la manutention une pièce de mousseline pour tailler un bâti de jupe, entendit le placier de la maison Darney, celui qui avait remplacé Robert, conter aux manutentionnaires:

— Pour Noël, nous aurons la visite du fils du patron. C'est sa première permission. On dit qu'il est fiancé à sa cousine. Elle n'est pas jolie, mais elle aura au moins autant d'argent que lui...

Lison ne voulut point en entendre davantage. Le soir même elle renvoyait à Robert Darney ses lettres et sa photographie, sans un mot.

Puis, comme quelques jours après, une vendeuse lui signalait un commissionnaire qui demandait une bonne ouvrière, faisant bien le flou, pour aller en saison à Francfort, elle n'hésitait pas à se présenter.

Et c'est comme cela que, de seconde main chez Rosalie sœurs à 200 francs par mois, elle passait première à 300 mark — 375 francs — logée et nourrie chez « Mandel und sohn », à Francfort-sur-le-Mein, où elle arrivait dès le début de janvier.

Voilà pourquoi Lison n'avait guère hésité à accepter la proposition de Karl au Palmengarten, et pourquoi elle voulait se persuader qu'au fond elle devait en être heureuse.

Mais elle ressentait, malgré tout, une in-

quiétude vague. Et, songeuse ce soir-là, elle ne pouvait se décider à se coucher.

Il était plus de minuit lorsque Lison se mit au lit. Le bruit peu à peu avait cessé dans la Kaiserstrasse sur laquelle donnait sa fenêtre, et le dernier tramway était passé, quand soudain, alors qu'elle était près de s'endormir, des clameurs violentes vinrent la faire tressaillir.

Des voix d'ivrognes hurlaient des chants dans la rue, les mêmes qu'elle avait entendus dans le Ratskeller, au diner. C'était encore le *Deutschland über alles* qui retentissait sortant de centaines de poitrines, cependant que le bruit des pas d'une troupe en marche martelait la chaussée d'asphalte.

Lison alla, derrière sa vitre, contempler le spectacle.

Une longue colonne de soldats, avec le casque à pointe, remontait la rue, traversait la place et entrainait dans la gare centrale. Une foule insolite à pareille heure accompagnait la troupe et chantait.

Que se passait-il donc ce dimanche soir à Francfort?

Lison discerna encore un pas pesant qui descendait l'escalier de la maison.

Puis la voix du père Mandel se fit entendre, et des gémissements, qui devaient être poussés par la mère de Karl, parvinrent à ses oreilles distinctement.

La porte de l'immeuble, en bas, fut refermée avec violence.

Enfin, tous ces bruits cessèrent. Vaincue par la fatigue, Lison s'endormit d'un sommeil lourd.

(A suivre.)

André Warnod.

La situation des artistes musiciens à Paris

Il y a une question du salaire de guerre: ce sont les ouvriers de la couture qui l'ont soulevée et portée devant l'opinion publique. Aujourd'hui, les artistes musiciens de Paris se préoccupent du même problème et réclament, à leur tour, l'application des tarifs du temps normal. Leurs arguments sont simples et, en principe, décisifs. Depuis le début des hostilités, le coût de la vie, pour eux comme pour tout le monde, a augmenté de 50 à 150 0/0, et leurs salaires ont été réduits au moindre taux.

Les artistes musiciens, au cours d'une récente réunion corporative, ont rappelé que c'est grâce à leurs démarches auprès des pouvoirs publics que Paris a obtenu la réouverture des spectacles et reconquis, par conséquent, une partie de cette animation qui contribuait à entretenir sa force morale sinon son prestige. Au bout de quatre mois d'exercice, l'expérience ayant prouvé que les établissements « pouvaient vivre et même prospérer », ils réclamèrent un relèvement des salaires et ils obtinrent satisfaction dans un certain nombre de cas. Ils estiment, cette fois, qu'on peut faire mieux, en bonne justice d'abord, mais ensuite, et plus encore, par esprit de solidarité pour que soit appliquée d'une façon plus large la loi de l'entraide sociale qui a eu jusqu'à présent chez nous de si remarquables effets.

La guerre leur a créé dans cet ordre d'idées des obligations matérielles auxquelles ils ne peuvent faire face si leur sort ne s'améliore pas. Ils ont des devoirs d'assistance à l'égard des fils, des frères, des parents et des amis qui sont sur le front, à l'égard de ceux qui leur reviennent infirmes, malades ou blessés, et ils doivent de plus en plus envisager ces charges en dehors du problème de leur propre subsistance.

A l'issue de la réunion dont nous venons de parler, le conseil syndical a donc adressé une circulaire aux directeurs des établissements de spectacle de Paris, et c'est à ceux-ci qu'il convient maintenant d'examiner le problème dans ses rapports avec les intérêts qu'ils ont la charge de défendre.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'à x demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

**ECOLE** Boulevard Poissonnière, 19 **PIGIER**  
Rue de Rivoli, 53  
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

seconde main chez Rosalie sœurs. Elle vivait, sans parents, avec une amie qui était dans la mode, et toutes deux habitaient à Grenelle, tranquilles et heureuses.

Mais l'amie un beau jour avait résolu de faire du théâtre et était devenue figurante dans un music-hall.

Lison avait dû se séparer d'elle, car la vie que menait sa compagne ne s'accordait plus avec la sienne.

Puis, demeurée seule, elle avait eu un très gros chagrin.

Elle avait fait la connaissance d'un jeune homme qui venait parfois chez Rosalie sœurs à la manutention, comme placier de la grosse maison Darney, soieries et rubans, dans le Sentier.

Il s'appelait Robert Darney et commençait à travailler pour le compte de la maison paternelle. Il plaisantait volontiers en fils d'une famille riche qui ne connaît point de visages sévères, mais Lison lui avait inspiré du respect.

Il habitait Auteuil, et souvent le matin ou le soir, dans le métro, il la rencontrait. Ils causaient peu d'abord, puis bientôt plus familièrement, et ils étaient tout surpris lorsqu'ils devaient se quitter, en arrivant à l'Opéra, ou lorsqu'au retour la jeune fille devait abandonner son compagnon à la station de Grenelle.

Ainsi naquit entre eux une petite amourette, qui finit, pendant deux ou trois dimanches de septembre, par les réunir dans des promenades aux bois de Saint-Cloud ou de Marly.

Ils s'embrassaient un peu dans les allées isolées, ils se faisaient des serments, mais Lison était sage, et voulait le demeurer. L'idylle n'alla pas

## Ayuntamiento de Madrid

ne prospéraient pas... et au premier point extraordinaire ni stupéfiant; et au premier...

Les procès importants

Les sports

Tous faits pittoresques

l'administration, mais... paraître que postérieurement à cette date.



# LE TÉTANOS

Dès que les grandes batailles commencèrent en 1914, le tétanos fit son apparition dans les ambulances et dans les hôpitaux. A cette époque où il existait surtout des mouvements tactiques d'envergure, il arrivait fréquemment, en raison des difficultés du moment, qu'un certain nombre de blessés ne puissent être transportés dans une formation sanitaire que quelques jours après avoir été atteints par les projectiles. L'évacuation se faisait lentement, par suite de l'encombrement des voies ferrées; les hommes séjournaient souvent



LA SAIGNÉE

On fait manger le cheval pour qu'il ne remue pas. Le tube passe sur l'épaule du soldat et aboutit à un vase clos dans lequel coule le sang.

plusieurs jours dans les trains sanitaires, conservant le pansement fait sur le champ de bataille beaucoup plus longtemps qu'il n'eût convenu.

Aussi vit-on, après la bataille de la Marne, le tétanos se déclarer chez des blessés le lendemain ou le surlendemain de leur arrivée à l'hôpital. La forme en était généralement très grave et le malade était emporté au plus en cinq ou six jours.

Les conditions qui favorisent l'éclosion du tétanos étaient, il est vrai, alors réalisées et les moyens de le prévenir, par contre, n'étaient que rarement susceptibles d'être mis en œuvre.

Le tétanos est dû à un germe en forme d'épingle : le bacille de Nicolaïer. Celui-ci a la propriété de donner naissance à des spores qui constituent la tête de l'épingle. Ces spores sont très résistantes, elles sont encore vivantes après cinq minutes d'ébullition, alors que tous les microbes sont tués lorsqu'on les chauffe à 80 degrés. Une température de 110 degrés maintenue un quart d'heure ne les gêne nullement. Le bacille de Nicolaïer se trouve en abondance dans la terre, dans la boue des villes, dans le fumier, ce qui explique pourquoi les palefreniers contractent plus facilement le tétanos que les autres personnes. Certains terrains cependant contiennent cet agent pathogène en quantités anormales. Ils sont bien connus des vétérinaires qui savent qu'un cheval contracte toujours la maladie lorsqu'il se blesse dans ces endroits. Il existe trois sols dits tétanigènes; dans la Somme, au nord de Meaux, près de Varreddes. C'est pourquoi une grande partie des Allemands, qui furent blessés dans cette dernière région, ont été atteints de tétanos grave. L'expérience a démontré d'ailleurs combien ces terres sont dangereuses. Il suffit d'inoculer une parcelle de ce sol à des souris : elles ne tardent pas à mourir avec des accidents tétaniques très caractérisés et on retrouve au point d'inoculation des germes en forme d'épingles.

Lorsque l'homme est blessé et que sa plaie est souillée par des matières riches en spores tétaniques celles-ci se développent dans ce milieu de culture qu'est une plaie et donnent naissance à des bacilles qui bientôt pullulent au lieu de l'infection. Jamais ces bacilles ne passent dans le sang : ils ne quittent pas le foyer d'inoculation. Ils sécrètent par contre une toxine qui pénètre dans le torrent circulatoire et est mortelle à des doses infinitésimales. On a pu préparer des solutions de cette toxine. Il suffit de prendre des cultures de l'agent du tétanos, à condition qu'elles soient vieilles de trois semaines, de les filtrer à travers une bougie de porcelaine. Les bacilles restent sur le filtre et il passe un liquide dans lequel ne se rencontre plus aucun germe. Ce liquide tue un cobaye à raison de 1/500<sup>e</sup> de centimètre cube en lui donnant des symptômes, des contractions analogues à ceux qui se remarquent dans la maladie elle-même. On a vu un homme avoir du tétanos pendant trois semaines pour s'être piqué avec une aiguille qui avait servi à faire une injection de toxine.

La toxine tétanique agit sur le système nerveux. Elle se fixe de façon indélébile sur les cellules nerveuses, qui sont ainsi peu à peu détruites. Cette élection particulière du poison tétanique

pour l'élément nerveux a été prouvée de la manière suivante : On broie la substance cérébrale d'un cobaye et on la mélange à une solution de toxine. Après centrifugation, on distingue que la mixture ainsi obtenue se sépare en deux couches : en bas, on voit un amas gris constitué par la matière nerveuse et, au-dessus, un liquide opalin qui ne contient plus trace de poison. Celui-ci a fait corps avec la substance cérébrale.

Certaines plaies semblent favoriser l'apparition du tétanos : telles sont les plaies ou fractures faites dans les tissus par les éclats d'obus et les éclats de grenade. Ce fait a été bien mis en évidence pendant la guerre actuelle. Presque tous les cas de tétanos s'observent chez les hommes atteints par les éclats de gros projectiles. Ceux-ci, en explosant au contact du sol, se fragmentent en une série d'éclats qui entraînent avec eux un peu de terre. Si ces derniers pénètrent dans le corps d'un soldat, ils provoquent une blessure profonde, dilacèrent les tissus, donnent une plaie dite anfractueuse, à cause des multiples recoins creusés dans les chairs. Les organes ainsi lésés, souillés de terre, sont tout préparés pour devenir un foyer d'infection, car les spores tétaniques s'y trouveront dans les conditions les plus favorables pour s'y développer. Le bacille de Nicolaïer, en effet, est anaérobie, ce qui veut dire que l'oxygène est pour lui un poison. Dans les profondeurs de la plaie qui ne sont pas aérées, il va pouvoir proliférer à loisir et commencer à sécréter sa toxine. L'importance de la *vie sans air* pour cet agent pathogène a été mise hier en évidence. On pratique des scarifications sur la peau de plusieurs cobayes et on verse sur ces petites coupures une culture virulente de bacilles tétaniques. Si on recouvre les scarifications d'une moitié des cobayes de collodion qui empêche l'arrivée de l'air alors qu'on laisse celles de l'autre moitié à l'air libre, on constate que les cobayes du premier lot meurent tous du tétanos, alors que la plupart des autres résistent à l'infection.

De cette série de faits, il est facile de tirer la conduite à tenir pour lutter contre le tétanos. Il faut nettoyer à fond les plaies anfractueuses, essayer de prévenir l'éclosion du tétanos, tenter de détruire la toxine lorsque la maladie est déclarée. Le premier soin du médecin sera d'agir par tous les moyens antiseptiques appropriés sur tout foyer d'infection; en même temps, il pratiquera au blessé une injection de sérum antitétanique.

Ce sérum s'obtient à l'Institut Pasteur de la façon suivante : on inocule à un cheval une solution de toxine d'abord faible et diluée, puis on augmente les doses de toxine. L'organisme du cheval peu à peu s'habitue aux injections du poison tétanique et il peut supporter l'inoculation de doses massives de toxines sans en être incommodé.



Introduction du trocart dans la jugulaire du cheval

Il faut noter que quelquefois l'animal fait du tétanos pendant qu'il est soumis aux injections. Au bout de cinq mois, le cheval est immunisé contre le tétanos. Si on lui provoque une blessure que l'on souille avec des spores tétaniques, il ne contractera pas la maladie. Son sang contient des antitoxines qui détruisent la toxine sécrétée par le bacille de Nicolaïer. Il ne reste plus qu'à recueillir le sérum. A cet effet, on introduit un trocart dans la jugulaire du cheval et, par la canule, on lui soutire 6 litres de sang. Ce prélèvement doit être effectué avec précaution, car le cheval présente quelquefois, pendant la saignée, des tremblements suivis de sortes de syncopes. Le sérum du sang est séparé du caillot, stérilisé et mis en ampoules. Actuellement, l'armée dispose de tout le sérum nécessaire.

Ce sérum est préventif, ce qui veut dire qu'il empêche le tétanos d'éclore dans le cas où des spores seraient dans des conditions favorables pour se développer. On doit donc faire à tout homme atteint d'une blessure une injection de 10 centimètres cubes de ce sérum et la renouveler tous les dix ou quinze jours, tant que la plaie n'est

pas guérie, car on a vu des cas de tétanos apparaître très tardivement. L'action du sérum est indéniable. Le tétanos est très rare sur notre front, grâce à cette mesure préventive, généralisée depuis la bataille de la Marne.

Si la maladie est déclarée, au contraire, les injections de ce sérum antitétanique sont inefficaces. Par contre, l'acide phénique semble avoir un effet heureux sur l'évolution du tétanos. Ce corps paraît neutraliser la toxine. Baccelli, le premier, eut l'idée d'employer l'acide phénique pour guérir le tétanos déclaré. D'autres médecins ont entrepris des recherches sur ce sujet. Citons Arnd, Kuhnlein, Magnan. Ce dernier a constaté que les injections d'acide phénique protègent presque toujours les animaux de laboratoire contre le tétanos. Tel est le résultat très net des expériences qu'il ne



Les recipients pour recevoir le sang des chevaux immunisés contre le tétanos.

cessa de poursuivre. Il préconise pour l'homme les injections d'huile phéniquée à 8 0/0, à raison de 3 à 4 centimètres cubes par jour, suivant la gravité du cas. Alors que la mortalité ordinaire pour le tétanos varie de 70 à 90 0/0, elle descend à 25 0/0 par l'application de cette méthode.

## On va réduire encore l'éclairage des vil'les

La réduction de l'éclairage des villes, motivée par la nécessité de réserver les approvisionnements de charbons aux usines de la défense nationale, avait déjà, au mois de juillet de l'année dernière, fait l'objet d'instructions de la part du ministre de l'Intérieur aux préfets et aux municipalités.

D'accord avec son collègue des Travaux publics, M. Malvy vient de renouveler ces instructions en signalant que la commission de répartition des combustibles qui siège au ministère des Travaux publics a émis le vœu que la réduction de l'éclairage dans les agglomérations urbaines soit prescrite dans une mesure encore plus large, afin de rendre disponible une plus grande quantité de charbon pour les besoins de la défense nationale.

## Pour nos petits

La mode des vêtements « cloche » faisant de nombreux godets sied très bien aux petites filles et convient également aux pardessus de leurs jeunes frères. Ils sont, en tout cas, assez faciles à exécuter, et les couturières moyennes les réussissent presque toujours, alors qu'elles

rataient souvent les vêtements étroits; en exagérant souvent l'étriqué, qui ne convient pas du tout aux petites filles, souvent trop maigres ou trop potelées. Le manteau croqué ici est en grosse serge châtaigne coupée de larges carreaux vert sombre. Des biais de serge unie « myrthe » soulignent les ourlets et les coutures, et dessinent de larges pattes, boutonnées de grosses olives de corne. Le manteau est coupé de forme « raglan » avec une seule couture en biais sous les bras. Une petite pèlerine et un col rabattu apportent une note nouvelle à ce vêtement pratique. Beaucoup de petites filles sont actuellement très heureusement coiffées de grands bérets souples, genre étudiant, en taffetas ou en tissu assorti au manteau. Une minuscule cocarde ou une fleur piquée sur le côté en font toute l'ornementation; le fond très large se chiffonnant de lui-même et retombant en plis souples sur les cheveux.

Manteau de serge châtaigne et myrthe.

Jeanne Farmant.



## LA VIE INTELLECTUELLE

## "Enseignement psychologique de la guerre"

par le docteur GUSTAVE LE BON

M. Gustave Le Bon est un penseur abondant et facile. Il pense à perte de vue sur tous les sujets. Mais rassurez-vous, ça n'est pas dangereux.

Ce n'est même jamais extrêmement ennuyeux. Et parfois c'est divertissant. On s'instruit en s'amusant. On ne s'instruit peut-être pas d'une manière très solide; mais lorsqu'on a bien lu telle ou telle suite de dissertations de M. Gustave Le Bon — pardon, du docteur Gustave Le Bon — on en sait assez pour faire figure de savant dans un salon d'ignorants.

Ce qui enchante chez notre penseur, c'est son amour des idées. Il aime assez les idées pour les aimer toutes à la fois, et celles qui sont justes et celles qui sont fausses. Au reste, il n'est pas très adroit à distinguer les unes des autres. Il les expose quelles qu'elles soient, et quand il les a exposées, il commence à juger qu'elles sont excellentes. Elles deviennent les idées du docteur Gustave Le Bon. Et les idées du docteur Gustave Le Bon ne sont que les premières idées venues. Elles sont faites pour alimenter la conversation des honnêtes gens, et même, me dit-on, pour nourrir le cerveau des ministres...

D'ailleurs, les idées du docteur Gustave Le Bon sont toujours des idées très générales. Et ce n'est pas leur plus petite séduction. M. Gustave Le Bon a, dans la gravité, une remarquable fantaisie. Cette fantaisie n'est jamais égrillarde et mesquine. Elle a une ampleur incomparable. Il n'a pas écrit l'Histoire de Dieu depuis ses origines jusqu'à nos jours. Quelque mauvais plaisant lui avait pris le sujet. Mais il a écrit l'histoire de l'homme : l'Homme et les Sociétés. Leurs origines et leur histoire. Il y a là, ce me semble, de quoi remplir une vie entière. Mais M. Gustave Le Bon écrit ces choses-là comme en badinant. Ses amis affirment à bon droit qu'il possède un genre qui s'égale le plus naturellement du monde aux sujets immenses. Et lorsque le sujet est plus petit, M. Gustave Le Bon descend à le traiter néanmoins, car aucun sujet ne lui est étranger; mais il se venge de la petitesse du sujet par la vigueur hautaine des affirmations.

Il aboutit ainsi à écrire une œuvre disparate, mais infiniment diverse. Il n'est pas négligeable que l'auteur des Lois psychologiques de l'évolution des peuples soit en même temps l'auteur de l'Équitation actuelle et ses principes. Recherches expérimentales, et qu'il ait exprimé des vérités définitives sur les Levers photographiques. Exposé des nouvelles méthodes de levers de cartes et de plans employées par l'auteur pendant ses voyages. De tous les livres du docteur Gustave Le Bon, il n'est pas interdit de préférer celui-ci. Il n'est pas interdit non plus de préférer tous les autres, car le docteur Gustave Le Bon, quoi qu'il arrive, fait surgir des idées ingénieuses qui appellent la controverse...

\*\*\*

On discutera encore très probablement de l'évolution des peuples et de la psychologie des foules et même des premières civilisations de l'Orient, et même, si je ne me trompe, de la fumée du tabac et des alcaloïdes que cette fumée contient — car M. Gustave Le Bon s'est occupé de tout cela et de quibusdam aliis... Il a parfois saisi la vérité au passage; mais il ne l'a pas arrêtée, il ne l'a pas fixée pour les siècles à venir. Seulement, il a excité la curiosité de ses contemporains. Il a souvent éveillé leur esprit. Il leur a entraînés à « causer » de sociologie ou de philosophie et il a satisfait, avec plusieurs de leurs penchants obscurs, quelques-uns de leurs préjugés plus connus. Il y a peu de temps, je parlais de M. Letorier. Il conte à propos d'histoire. Il rapporte des des historiettes. A sa façon, bien entendu. Car il ne raconte la plus agréable pour les personnes à la idées ne sont pas antipathiques, mais qui ont le loisir que de s'y intéresser superficiellement.

Voilà pourquoi son livre Enseignement psychologique de la guerre européenne est si intéressant. L'un des livres les plus intéressants sur un sujet déplorable. Mais, la plupart des livres qui traitent de la guerre sont si ennuyeux et si ennuyeux. Le Bon ne puisse être attrait sévère et bien fait.

En effet, M. Gustave Le Bon est un penseur pour qui l'éprouve. des lieux communs. M. Gustave Le Bon exprime volontiers scientifique qui. M. Gustave Le Bon exprime volontiers comme une science. M. Gustave Le Bon exprime volontiers qu'il leur confère une grande dignité et d'avoir. M. Gustave Le Bon exprime volontiers de nouveauté. Et le lecteur retrouve M. Gustave Le Bon exprime volontiers et il n'est pas médiocrement fier d'ainsi en des pensées qui étaient celles de M. Gustave Le Bon, c'est-à-dire, somme toute, celles d'un savant et d'un philosophe.

Exemple : M. Gustave Le Bon professe très fortement que la guerre fait surgir des sentiments qui ne prospèrent pas durant la paix. Cela ne vous paraît point extraordinaire ni stupéfiant; et au pre-

variation est de peu de prix. C'est une observation que vous avez faite si souvent vous-mêmes. Mais M. Gustave Le Bon est un savant et un philosophe. Il dit donc : « Une guerre prolongée comme celle qui bouleverse l'Europe constitue un de ces événements fondamentaux capables de modifier l'équilibre des éléments formant notre vie mentale. » Il en résulte donc des variations de personnalité. Vous l'auriez deviné. Vous l'avez deviné... Mais vous n'auriez pas su dire que ces variations de personnalité sont la conséquence des événements fondamentaux qui ont modifié l'équilibre des éléments formant notre vie mentale. M. Gustave Le Bon, lui, a su le dire. Et vous lui savez gré. Vous lui en savez gré d'autant plus qu'il a exprimé justement ce que vous pensiez, ce qui va de soi, ce qui tombe sous le sens, mais ce qui ne tombe pas sous le sens en ces termes.

M. Gustave Le Bon est un excellent essayiste. Il a une fantaisie — je vous l'ai dit — austère et imperturbable qui est d'un effet sûr. Il n'est rien qui ne lui fournisse matière à considérations. Je tiens pour certain qu'il est un esprit agile, souple, et non sans finesse. Il se livre à de bien jolis jeux. Certains l'incriminent pour ses tendances et peut-être même pour les caprices exubérants de son intelligence continuellement raisonneuse. Eh! ne nous fâchons pas. Les pires erreurs de M. Gustave Le Bon — s'il en a — sont inoffensives. Elles ne sont nullement à conséquence.

J. Ernest-Charles.

La librairie de luxe paraît se réveiller un peu du sommeil dans lequel la guerre l'avait plongée. Voici que paraît un album qui fera sensation dans le monde des bibliophiles. C'est la reproduction intégrale d'un carnet de croquis de Lucien Jonas, qui, par sa situation de peintre militaire attaché au Musée de l'Armée, put visiter les différents secteurs du front occidental et recueillir nombre de portraits, de croquis et de vues.

Un éditeur bien connu des bibliophiles, Dorbon aîné, entreprit la publication de fac-similé de ses carnets. Le premier d'entre eux, qui est mis en vente cette semaine, est consacré à l'Armée britannique sur notre front : on y voit les portraits croqués sur le vif des principaux officiers anglais, tels que le maréchal French, sir Douglas Haig, le brigadier Maurice, les généraux Lambton, G. de S. Barrow, R. Butler, etc., des officiers et des princes indiens, des troupes écossaises, ainsi que des officiers et interprètes attachés aux missions française et belge auprès de l'armée britannique. Il y a là 55 dessins au fusain, très artistement présentés, dans un cartonnage en toile grise avec élastique de fermeture, et le tout donne l'illusion parfaite du carnet original de l'artiste.

(1) L'Armée anglaise, par Lucien Jonas, 10, boulevard Haussmann, à Paris. Prix : 40 francs.

## INFORMATIONS JUDICIAIRES

## L'affaire Kuentzmann

L'instruction de l'affaire Kuentzmann est terminée, et le capitaine rapporteur Rivière va transmettre son rapport au gouvernement militaire de Paris.

Deux nouvelles inculpations ont été relevées contre le président de la Société des Alsaciens-Lorrains : le fait d'engager des sujets étrangers, des Allemands et des Luxembourgeois, sous des faux certificats d'origine et d'être resté en relation avec eux; la provocation à la désobéissance, en vertu de la loi de 1894. En effet, la breus les son domicile avait fait découvrir de nombreux circulaires à la machine à écrire établies par Kuentzmann lorsque Kuentzmann avait fait contracter faux certificats à un Alsacien ou à un Lorrain sous un faux nom, ce qui est de règle pour éviter des représailles pour le cas où ce militaire serait prisonnier. Il s'agissait de suite aux familles des nouveaux soldats. D'après les instructions du président de la Société des Alsaciens-Lorrains, ceux-ci devaient lui communiquer dès leur arrivée sur le front le numéro de leur régime, les combats auxquels ils prenaient part, ce qu'ils voyaient et entendaient, ce qu'ils subissaient. La lettre se terminait par cette phrase : « Racontez-moi tout, bon ou mauvais ! »

Pour sa défense, Kuentzmann a déclaré qu'il avait voulu constituer un Livre d'Or relatant la contribution des Alsaciens-Lorrains à la délivrance de la patrie. Il aura donc à répondre de six chefs d'accusation : provocation à la désobéissance, fausses certificats, petit espionnage, abus de confiance, faux certificats, petit espionnage, provocation à la désobéissance.

Mme Kuentzmann est également poursuivie comme complice de son mari dans les escroqueries et abus de confiance.

M. Alexandre Zévaès a accepté de défendre les inculpés. L'affaire viendra vraisemblablement devant le troisième conseil de guerre fin avril.

## "EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes qui lui sont envoyées par ses correspondants et lecteurs sur

La vie sociale Les événements locaux  
La vie artistique Le monde de Madrid  
Les procès importants Les sports  
Les accidents graves Tous faits pittoresques

## La question des frets à la Chambre

La crise des frets, qui influe de si désastreuse façon sur la cherté de la vie, a fait hier l'objet d'un long débat à la Chambre.

M. Guernier, qui interpellait sur les mesures prises ou à prendre pour remédier à une hausse que tout le monde surveille avec inquiétude, s'est montré particulièrement sévère pour le gouvernement qui, à l'entendre, n'aurait nullement cherché à se créer des moyens de transport :

En juillet dernier, a-t-il précisé, à un moment où la tonne ne valait que 10 livres sterling, on a offert au gouvernement des navires sur ce prix. Il aurait pu les acheter ou faire des contrats time-charter à longue échéance : il a refusé. Aujourd'hui, ces mêmes navires vaudraient 20 ou 30 livres sterling la tonne. Le gouvernement n'a pas pris davantage de mesures pour éviter les surestaries et pour hâter le débarquement.

Le député d'Ille-et-Vilaine a qualifié de maladroite la taxe de 50 0/0 :

Cette taxe de 50 0/0 a eu une influence dont les neutres et nos armateurs ont bénéficié, a-t-il dit. Mais elle a eu une autre conséquence. Elle a été établie sur les bénéfices. Or, il y a une source de profits qui n'était pas atteinte, c'était le bénéfice provenant de la revente des navires. Le navire, au lieu d'être vendu en fonction des frets réduits d'autrefois, était vendu en fonction des frets élevés du temps présent. Et ces reventes, chez nous et en Angleterre, ont amené des enrichissements plus considérables qu'on ne se l'imagine.

Après M. Hesse, qui a demandé au gouvernement d'agir auprès du gouvernement britannique pour limiter les frets par entente entre alliés, M. Nail, sous-secrétaire d'Etat à la Marine marchande, s'est déclaré d'accord avec les interpellateurs pour reconnaître que la cause principale, sinon unique, de la cherté des frets était la disproportion existant entre le tonnage des marchandises à transporter et celui des navires disponibles.

Dans certains cas, il y a eu des erreurs commises, a reconnu M. Nail. Mais il ne faut pas oublier qu'il s'agissait d'approvisionnements à assurer d'urgence.

M. Nail a fait dire :

Il n'y a eu aucune difficulté pour reconnaître que certaines critiques étaient fondées. Il a toutefois affirmé sa certitude de voir la situation s'améliorer, grâce aux négociations engagées avec le gouvernement britannique et à l'action du comité des transports maritimes qui siège en permanence au ministère de la Marine.

M. Marcel Sembat, ministre des Travaux publics, a confirmé ces déclarations et assuré le Parlement de la bonne volonté de nos alliés anglais, prêts à nous aider pour provoquer une baisse du fret, mais à condition d'en voir bénéficier, en ce qui concerne le charbon, les consommateurs et non les intermédiaires; un comité franco-britannique a d'ailleurs été constitué pour étudier la question.

Le débat a été clos par le vote d'un ordre du jour de confiance.

## Le rapport de M. Hubert de Montaigu sur le renforcement des cadres

Le rapport présenté au nom de la commission de l'armée par M. Hubert de Montaigu, sur le projet et les propositions relatifs aux cadres, a été distribué hier à la Chambre. Il conclut à l'adoption de diverses dispositions destinées, dit le rapporteur, à renforcer les cadres d'officiers de troupe en leur rendant des éléments jeunes, à faciliter le passage des officiers des services dans les armes combattantes en leur donnant des avantages importants, à permettre le passage d'un officier d'une arme à une autre, à prévenir enfin la titularisation des capitaines de réserve.

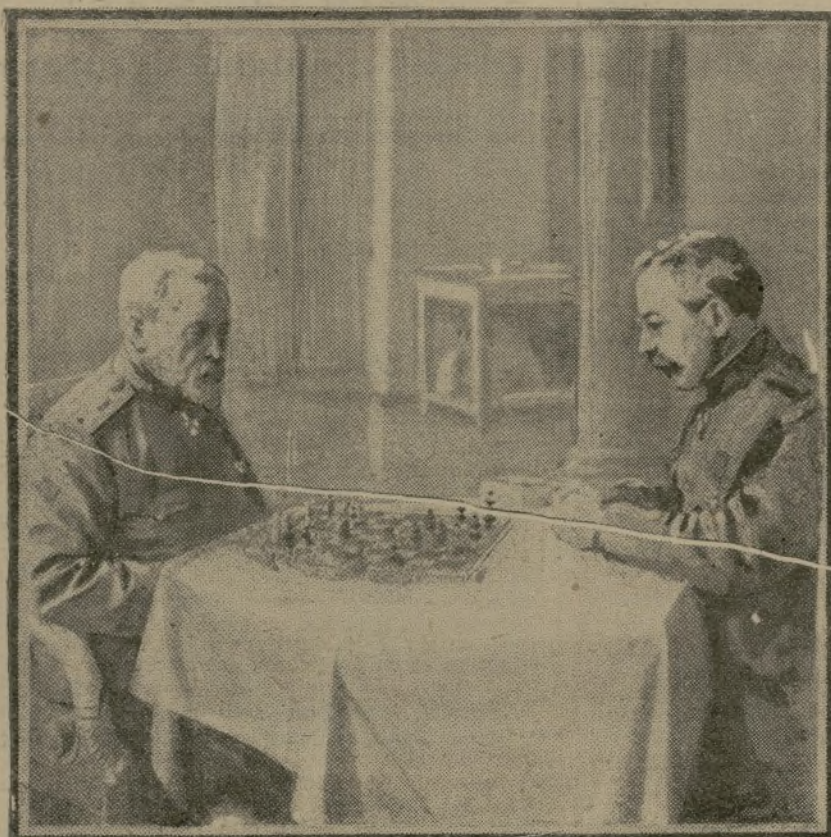
L'article premier du texte présenté par M. Hubert de Montaigu indique que pendant la durée de la guerre les adjoints à l'intendance ainsi que les officiers d'administration de 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> classes des divers services de l'armée active sont admis, soit sur leur demande, soit d'office, à servir dans les corps de troupe avec le grade dont ils ont l'assimilation. La même mesure s'applique aux adjoints, attachés à l'intendance et officiers d'administration du cadre complémentaire ou auxiliaire à l'exception de ceux appartenant à la réserve de l'armée territoriale.

Les attachés à l'intendance, les officiers d'administration des divers services, sauf ceux de l'artillerie, du génie et de la justice militaire, les officiers interprètes, nommés à titre définitif ou temporaire depuis le 2 août 1914, appartenant aux classes qui constituaient à cette date l'armée active et sa réserve et provenant de l'infanterie, de la cavalerie, de l'artillerie, du génie, du train des équipages, seront réintégrés d'office dans l'arme à laquelle ils appartenaient au moment de la mobilisation.

Sont exemptés de cette disposition les officiers d'administration déclarés admis, avant le 2 août 1914, aux examens d'aptitude à l'emploi d'officier d'administration, mais dont la nomination n'a pu paraître que postérieurement à cette date.



## L'échiquier d'un général vainqueur



Le général Noutoparkine, commandant d'armée sur le front russe, est grand amateur d'échecs et il est réputé pour sa maîtrise en ce jeu difficile, où il ne perd autant dire jamais.

## La famille royale de Monténégro à Arcachon



Nous avons pu récemment un document représentant le roi et la reine du Monténégro, en promenade à Arcachon. Les voici à nouveau photographiés, en cette ville.

## Les Français prisonniers à Bouillon (Luxembourg belge)



Le 8 février dernier, *Excelsior* publiait cette photographie. A la suite de cette publication, de très nombreuses lettres nous sont parvenues. C'est en réponse à ce courrier que nous remettons ce groupe de braves sous les yeux de nos lecteurs, en ajoutant leurs noms qui nous sont communiqués par l'un d'eux, M. Marcel Hamon, rapatrié avec neuf de ses camarades.

1. Prosper FAURE, à Sajas, par Rieume (Haute-Garonne), rapatrié ; 2. Elie BAUZEL, à Castes-Arrouy, par Miradoux (Gers) ; 3. Jean AUDOL, à Lacourtenourt, par Fenouillet (Haute-Garonne), rapatrié ; 4. Auguste MAUGER, à Sainte-Mère-Eglise, par Foucarville (Manche), rapatrié ; 5. Augustin BOSSU, au Cagebert, à Linselles (Nord), rapatrié ; 6. François DUPAS, au Doucault, à Orvault (Loire-Inférieure) ; 7. Francis SAMSON, 25, rue Porte-de-Buc, à Versailles, rapatrié ; 8. Eugène LE PAGE, à Kerjolis-en-Plouha (Côtes-du-Nord), rapatrié ; 9. François LOLLIER, à Kerbars, Spezet (Finistère) ; 10. Edmond AUGIER, 66, avenue de la République, à Rosny-sous-Bois, rapatrié ; 11. Zaccharie LE GUIADER, à Saint-Laurent, près Guingamp (Côtes-du-Nord) ; 12. Jean ESNAULT, à Train, en Plénee-Jugon (Côtes-du-Nord) ; 13. Georges THOURY, à Le Chefresne, par Percy (Manche) ; 14. Marcel HAMON, 26, rue du Porsmeur, à Morlaix (Finistère), rapatrié ; 15. GAUS-SINET, 9, rue Eugénie, à Saint-Mandé (Seine) ; 16. Pierre SALGUES, à Uzech-des-Oules, par Saint-Germain-du-Bel-Air (Lot), rapatrié ; 17. François SEBILLE, à Pommé-merit-le-Vicomte (Côtes-du-Nord) ; 18. Joseph DESTOUET, à Gie-Rivière (Gers), rapatrié ; 19. Pierre ELINEAU, à La Roucherie-en-Soullans (Vendée) ; 20. Jean JROLLON, à La Chaine, par Plaisir (Seine-et-Oise).  
Figurent également sur ce document : le docteur CORBAU, de Bouillon ; Jean NICOLAS, étudiant en médecine ; les Sœurs de la Doctrine chrétienne : Sœur Marie MAURICE et Sœur Marie-ROSE ; les infirmières de la Croix-Rouge belge : Mlles Marie ROBAUX, Marie LAMBERT, Agnès DACHY.

Ayuntamiento de Madrid



## THÉÂTRES

## PETITE GAZETTE DE LA COMÉDIE

A. Emile Fabre multiplie les spectacles classiques pour le plus grand plaisir des amateurs, et aussi pour l'honneur de la Maison qui, à ces heures graves, doit évoquer devant le public français ses plus nobles gloires. L'Administrateur s'efforce, en outre, de varier les distributions. Après le renouvellement partiel de l'interprétation de *Britannicus*, la semaine dernière, il nous a donné, mardi, *Andromaque*, avec Jacques Fenoux dans Pyrrhus. L'excellent artiste avait débuté à la Comédie dans *Oreste*, le 11 décembre 1895; le 18 août 1901, il incarnait Pyrrhus pour la première fois; il n'avait point rejoué ce rôle depuis 1912. Aux dernières représentations d'*Andromaque*, il interprétait Pylade, qui revient maintenant à Le Roy.

Faut-il voir dans ces mutations le désir nettement affirmé de M. E. Fabre de réaliser enfin l'*alternance* dans les rôles du répertoire? Tâche ingrate! Avec les hommes cela s'arrangera aisément; mais avec les femmes il n'en ira pas de même, car la Comédie est très riche en talents pour de certains emplois! Pendant près de trente années, Mlle Dudlay interprétait seule les princesses tragiques. Lorsque Mlle Delvair débuta dans *Hermione*, le 22 décembre 1899, nulle autre actrice que Mlle Dudlay n'avait joué la fille d'Hélène à la Comédie depuis 1877. Aujourd'hui, la Maison possède quatre sociétaires jouant les premiers rôles tragiques, sans parler des incursions de Mme Bartet dans le théâtre de Racine. Et voilà que la fréquence des spectacles classiques serait capable de provoquer de regrettables conflits! Heureusement, une judicieuse application de l'esprit des lois régissant la Comédie-Française permettra de les apaiser. J'ai étudié avec le soin le plus méticuleux les règlements et les registres de la Maison; je n'y ai rien trouvé, pas même un usage ancien, sur quoi l'on pourrait baser l'*alternance*, au sens étroit et rigoureux du terme. Mais l'article 54 du décret de 1812 va nous fournir la solution de ce délicat problème.

Cet article, en effet, posant comme premier principe qu'« aucun acteur en chef ne pourra se réserver un ou plusieurs rôles de son emploi », enjoint au Comité de prendre des mesures afin que les doubles (sociétaires) puissent jouer plusieurs fois par mois les principaux rôles de leur répertoire, et que les « artistes à l'essai » (pensionnaires) soient mis en état « d'exercer leurs talents ». Il prévoit des sanctions : 300 francs d'amende pour « l'acteur en chef opposant » et chacun des membres du Comité coupable de ne s'être pas conformé à l'exécution de cet article. Il établit la responsabilité du Surintendant (sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts) et du Commissaire du gouvernement (administrateur général).

Ainsi il n'est point question de faire jouer à chaque artiste tous les rôles de son emploi suivant un « tour » rigoureusement observé, mais simplement de fournir aux sociétaires les moyens de paraître devant le public le plus souvent possible. Un exemple, traduisant toute ma pensée, me dispensera de commentaires. Si j'avais eu personnellement à appliquer l'article 54, du samedi 18 au samedi 25 mars, j'aurais procédé de cette façon : Mme Louise Silvain interprétant *Camille d'Héracle* le 18, Mlle Delvair aurait joué *Berthe de la Fille de Roland* le 19; Mlle Madeleine Roch, *Hermione* le 21; Mme Weber, *Phèdre* le 25. D'autre part, Mme Bartet jouant au cours de la semaine le *Dédale* et le *Jeu de l'Amour et du Hasard*, j'aurais prié, mardi, Mme Weber de reprendre le rôle d'*Andromaque*, où nous avons eu de nombreuses occasions d'applaudir la doyenne ces dernières années, tandis que Mme Weber n'a pas incarné depuis bien longtemps la veuve d'Hector, jadis un de ses plus éclatants succès. Naturellement, Mme Weber aurait loisir de reprendre jeudi prochain la *Fille de Roland* pour les « matinées classiques », qui ont retrouvé leur public des meilleurs jours. Ceci est, à mon sens, le suprême droit; ma douce philosophie ne s'étonnerait point trop si, pour d'anciens, c'était la suprême injustice!

Emile Mas.

A l'Opéra. — Mlle Marthe Chenal, que l'on n'a pas eu l'occasion d'applaudir depuis longtemps à l'Opéra, prêterait à la matinée de demain dimanche l'éclat de son talent au rôle d'Iphigénie.

L'œuvre de Piccini, *Iphigénie en Tauride*, rappellera l'époque fameuse dans l'histoire de la musique où « gluckistes » et « piccinistes » rivalisent d'ardeur combative au nom de l'art.

Les rôles d'*Oreste* et de *Pylade* auront pour interprètes les deux artistes toujours si appréciés : MM. Gresse et Lafitte.

A l'Opéra-Comique. — Ce soir, à 7 h. 1/2, *Aphrodite* (Miles Marthe Chenal, Mad. Mathieu, Vautier, Brohly, MM. Darmel, Lheureux, Vaur, etc.); au deuxième tableau, danses bachiques réglées par Mme Marquitta avec Mlle Dugué et les dames du corps de ballet. L'orchestre sera dirigé par l'auteur, M. Camille Erlanger.

Demain, matinée à 1 h. 1/2, Mlle Mary Garden jouera la *Tosca* (MM. Mario, Jean Périer; le spectacle finira par les *Cadeaux de Noël* (M. Allard, Miles Vallin-Pardo, Salfman, Calas). Soirée à 7 h. 1/2, *Mignon* (Miles Edmée Favart, Tisser, MM. de Creus, Jean Périer, Payan).

Jeudi, matinée à 1 h. 1/2, *Pausanias* (MM. Darmel, Henri Albers, Mlle Mad. Mathieu; Lakmé (Mlle Brothier, MM. de Creus, Allard).

Samedi 1<sup>er</sup> avril, à 7 h. 1/2, *Manon* (Mlle Vallin-Pardo, MM. Paillard, Vaur, Ghasne, Mlle Pavloff); le dernier acte sera joué dans un nouveau décor de Bailly, exécuté sur un plan inédit de M. Gheusi, strictement conforme à la scène musicale de la mort de Manon et aux exigences de la partition. C'est un délicat tableau d'intimité dans un cadre

d'une poésie touchante et suave qui réalisera une terminaison logique du chef-d'œuvre de Massenet.

Dimanche 2, matinée à 1 h. 1/2, *Carmen* (Miles Lucienne Bréval, Vallin-Pardo, MM. Darmel, Henri Albers, Mlle Pavloff). Soirée à 8 heures, *Werther* (Miles Brohly, Camia, MM. Léon David, Vaur, Azéma).

Concerts-Rouge. — A 15 h. 30, musique de chambre. *Quatuor* N° 14 (Beethoven), MM. G. Poulet, V. Gentil, Massis, L. Ruyssen; Mme Schultz-Guain, pianiste; *Sonate* (Schumann); *Quatuor* (Chausson). Dimanche, à 15 heures, matinée.

Vaudeville. — Le dernier jour de *Cabiria*. — Cette fois, c'est vrai : *Cabiria* s'achève. Dimanche soir, irrévocablement, dernière représentation de l'œuvre de d'Annunzio. Lundi 27 mars, en matinée, répétition générale de *Maciste*, grand drame moderne avec le héros si populaire de *Cabiria* comme principal personnage. *Maciste* sera précédé sur l'écran d'un film sensationnel : *L'Expédition du capitaine Williamson*, première application de la cinématographie sous-marine, où l'on assiste à des combats de requins aux prises avec des plongeurs.

Tous les jours, en matinée et en soirée. Dimanche, deux matinées, la première à 2 heures, la deuxième à 4 heures, et soirée à 8 heures.

Bienfaisance et solidarité. — Dimanche, à 2 heures, mairie du sixième arrondissement, matinée consacrée à la musique française du dix-huitième siècle : Rameau, Couperin, Grétry, etc., avec accompagnement de clavecin, basse de viole, sous la direction de M. Julien Teirsot, bibliothécaire du Conservatoire, au profit du Cercle du Soldat du sixième arrondissement.

Tous les petits pour les petits. — C'est jeudi prochain 30 mars qu'aura lieu, au Trocadéro, la grande matinée franco-belge, donnée par le Junior Orchestra Lozini, sous le haut patronage de S.A.R. Mme la duchesse de Vendôme. Deux cents artistes enfants exécutants. Allocution du lieutenant-colonel Anspach.

## SAMEDI 25 MARS

Comédie-Française. — A 1 h. 30, *Phèdre*, le *Jeu de l'Amour et du Hasard*. A 7 h. 45, la *Marche nuptiale*.

Opéra-Comique. — A 7 h. 30, *Aphrodite*.

Odéon. — A 2 heures, *Chatterton*, les *Grandes Demoiselles*. A 8 heures, *L'Arlésienne*.

Théâtre Antoine. — A 8 h. 45, *Nana* (Sacha Guitry, Charlotte Lysès).

Ambigu. — A 8 h. 30, mardi, jeudi, samedi et dimanche, *Ma tante d'Honfleur*.

Apollo. — A 8 h. 15, la *Cocarde de Mimi Pinson*.

Athénée. — A 8 h. 30, mardi, jeudi, samedi, dimanche (dim. mat.), *Le Coq en pâte*.

Bouffes-Parisiens. — Relâche.

Capucines (tel. 156-40). — A 8 h. 30, *Paris aux quinquets*, revue; le *Successeur*, *Devant le rideau*.

Châtelet. — A 7 h. 50, les *Exploits d'une petite Française*.

Cluny. — A 8 h. 45, le *Fils surnaturel*.

Eldorado. — A 8 heures, les *Finances de Rosalie*.

Gaité-Lyrique. — A 8 h. 45 (dernière matin. dimanche), *Le Tour du monde en 80 jours*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *Nuit blanche*, *Une rage d'amour*, le *Masque*, la *Lanterne* (matinées mer. et dim.).

Gymnase. — A 8 h. 45 mer., sam. et dim., jeudi et dim. (mat.), la *Layette ou une famille de cabochards*.

Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45, la *Femme nue*.

Théâtre Réjane. — A 8 h. 15, 1914-1915.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, le *Poilu*; *Hortense a dû*; *J'm'en f...*.

Renaissance. — A 8 h. 30, *Une nuit de noces*.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, la *Tour de Nesle*.

Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, *Mam'zelle Nitouche*.

Variétés. — A 8 h. 30, le *Dindon*.

Vaudeville. — Mat. à 2 h. 30, soir. à 8 h. 30, *Cabiria*, l'œuvre de Gabriele d'Annunzio, musique de librandi di Parma.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (tel. 44-78). — 2 h. 30 et 8 h. 30 : spectacle d'actualité. Nouvelles vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, les *Vampires*; les *Yeux qui fascinent*; *Kara-Bouroun*. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. : Marcadet 16-73.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, 2d des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Pathe. — *Paillasses* (exclusivité); les *Mystères*; les *Deux Elaine*; *Rigadin*.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Tivoli-Cinéma. — *Paillasses*; les *Mystères* (7<sup>e</sup> épisode); les *Deux Elaine*; *Rigadin*, *méfi-toi des femmes*. (T. Nord 26-44).

## COURS ET CONFÉRENCES

Sous le titre : « Notre Propagande », Mgr Baudrillard, l'éminent recteur de l'Institut Catholique a présenté hier, à la Société des Conférences, un tableau du plus haut intérêt de l'immense effort accompli et des succès considérables obtenus par les comités privés de propagande française. Cette vaste et forte étude paraîtra *in extenso* dans la *Revue Hebdomadaire*, qui s'est assurée le droit exclusif de reproduction de toutes les conférences de la Société des Conférences.

A l'Université des « Annales », 51, rue Saint-Georges, Paris. — Après-demain lundi 27 mars, à 2 h. 1/2 : *La guerre racontée par l'image*, conférence par M. Georges Cain.

## La Bourse de Paris

DU 24 MARS 1916

Les transactions se sont quelque peu ralenties aujourd'hui encore, mais la fermeté reste à l'ordre du jour dans la plupart des cas. C'est ainsi que parmi les fonds d'Etat notre 3 0/0 perpétuel se voit recherché jusqu'à 63,25. De même dans le groupe étranger, on note une avance assez sensible de l'extérieure à 93,80 et du Russe 1909 à 75,75.

Du côté des établissements de crédit, la Banque de France ajoute une cinquantaine de points à sa hausse récente. Par ailleurs, on est plus calme, mais soutenu.

Les grands Chemins français accusent de bonnes tendances, notamment le P.-L.-M. à 980, l'Est à 780 et le Midi à 929. Lignes espagnoles résistantes : Nord-Espagne à 423,50, Saragosse à 415, Andalous 353. Le Rio ne se modifie guère à 1.765.

En banque, les valeurs russes reproduisent à peu près leur clôture de la veille.

## COURS DES CHANGES

Londres, 28,47 1/2; Suisse, 114; Amsterdam, 254; Pétersbourg, 189; New-York, 597; Italie, 89; Barcelone, 373.

Un journal du Midi a fait allusion à une émission des bons de la Société du Gaz de Paris par la Société Centrale des Banques de Province. Des négociations relatives à une affaire de ce genre ont eu lieu. Elles sont sans effet tant que le Conseil municipal de Paris ne s'est pas prononcé.

## SAVON TRICAP

SANS RIVAL

POUR BLANCHIR et ADOUCIR la PEAU

LES SARDINES AMIEUX-FRÈRES  
SONT RESTÉES AUX MÊMES PRIX  
QU'AVANT LA GUERRE. EXIGEZ

LA MARQUE  
à LA DEVISE :

TOUJOURS AMIEUX

LES AUTRES CONSERVES ONT SEULES  
SUBI LA HAUSSE DES MATIÈRES PREMIÈRES

SAVON blanc de Marseille, caisse 60 k. 60 fr.;  
caisse 120 k. 118 fr., franco toutes  
sares c. rembourse. A. B. Case, 47, Capucines, Marseille.



Collectionneurs !

DEMANDEZ TOUS  
le prix-courant gratis  
des Timbres-poste de  
Guerre à

Théodore CHAMPION  
13, rue Drouot, Paris

## ARTHRITIKES

DIABÉTIQUES - HÉPATIQUES

Boire aux repas

VICHY



CÉLESTINS

Élimine l'ACIDE URIQUE

D. mander à nos épos. laires ou dans nos bureaux  
NOTRE COUVERTURE TRICOLEURE

pour conserver notre feuilleton illustré

La Compagnie l'antôme

0 fr. 40; par poste : 0 fr. 15.

Nous tenons à la disposition de nos lecteurs,  
aux mêmes conditions, les couvertures des der-  
niers romans parus :

LES NAUFRAGES DE LA DORA

: : SOUS LA RAFALE : :

: : L'ENFANT DE LA GUERRE : :

: : LE SOL RECONQUIS : :

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANEE

La Compagnie P.-L.-M., d'accord avec la Compagnie des  
Wagons-Lits, vient de mettre en marche un nouveau ser-  
vice de wagons-lits entre Paris et Lyon, qui constituera un  
accroissement de confort appréciable pour les voyageurs  
se rendant à la Foire de Lyon.

Le départ de Paris P.-L.-M. a lieu à 21 h. 03 et l'arrivée  
à Lyon le lendemain à 6 h. 30.

Au retour, départ de Lyon à 22 heures, pour arriver à  
Paris, le lendemain à 7 heures.

## CHEMIN DE FER D'ORLEANS

Villégiatures de printemps sur la Côte d'Argent et aux  
Pyrénées. — De toutes les saisons, le printemps est peut-être  
celle qui, sur la Côte d'Argent et aux Pyrénées, offre le plus  
d'attraits.

Dans cette région privilégiée, la température est douce  
et ensoleillée, les excursions sont infiniment variées au bord  
de rivages pittoresques ou au sein d'harmonieux paysages.  
Les personnes éprouvées par la guerre, celles qui cher-  
chent le repos en ces moments troublés, trouveront, pour se  
rendre dans la région précitée, de bons express de jour  
de nuit composés de voitures directes et, suivant le cas, de  
wagons-lits et d'un restaurant.

Avec ces express, en quittant Paris-Quai d'Orsay à 8 h. 40,  
20 heures ou 21 h. 50, on arrive en neuf heures à Bordeaux,  
en treize heures à Biarritz, Saint-Jean-de-Luz et Pau.

Le retour s'effectue dans les mêmes conditions.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

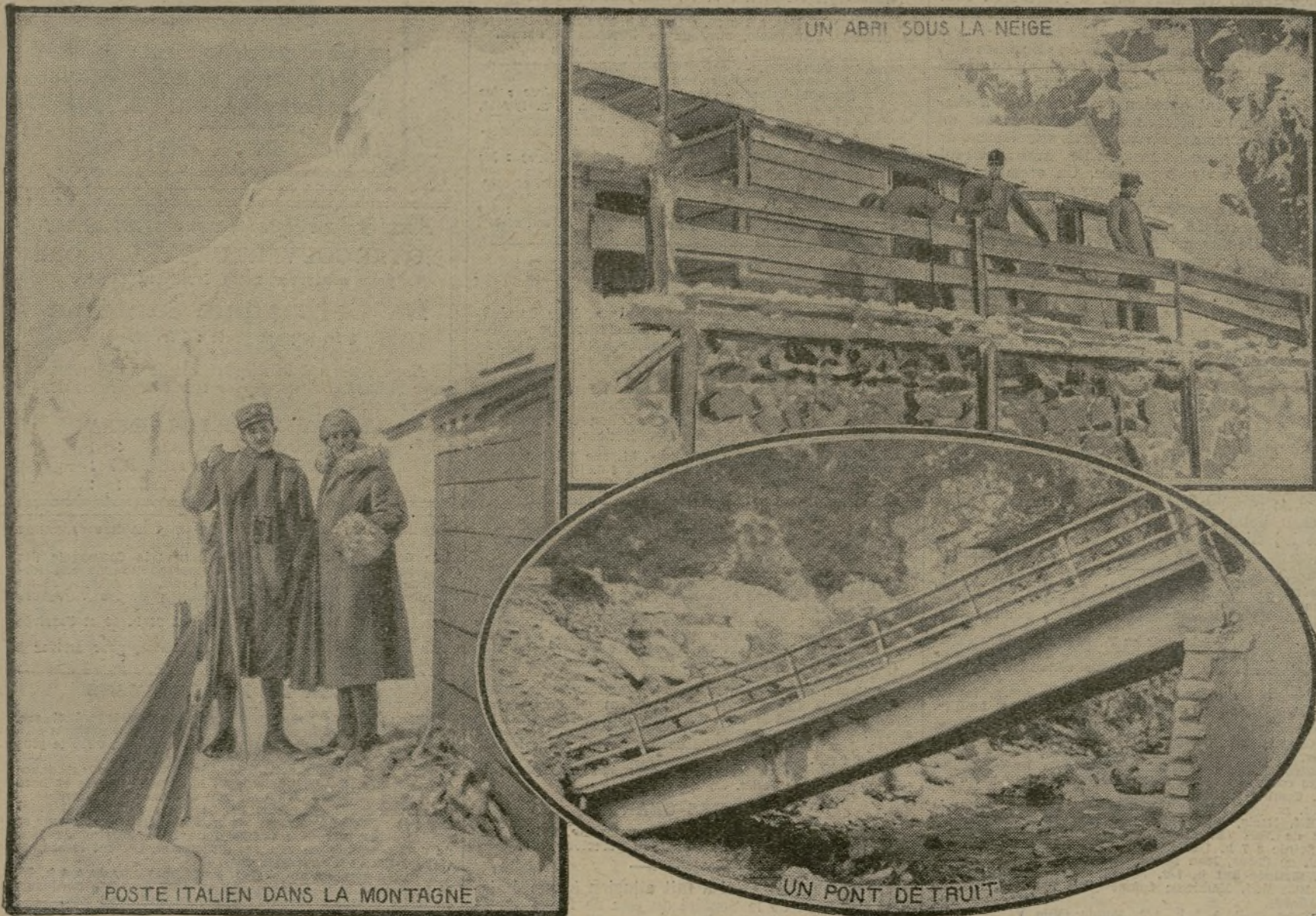


## Les délégués marocains visitent le port de Bordeaux



Une délégation marocaine est actuellement en France pour se rendre compte de l'œuvre accomplie en vue de la victoire finale. Ces délégués ont récemment visité le port de Bordeaux et ont remporté de leur promenade à travers les docks une impression des plus fortes. Ils retourneront dire à leurs frères africains ce qu'est la grande France sous les armes.

## Les vaines contre-offensives des Autrichiens au front sud



Les Autrichiens, conscients de l'importance du mouvement offensif engagé par les Italiens, essayent de le contre-balancer par des efforts violents. Mais leurs contre-attaques n'aboutissent qu'à de terribles pertes sur tous les points où ils s'évertuent à retarder le fatal et juste destin de leurs armes.

Ayuntamiento de Madrid